

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'appel du silence
Un nouveau front
Le bon fleuve
En quelques lignes...
Le lyrisme religieux de Lope de Vega

Léon POIRIER
Hilaire BELLOC
Pearl BUCK
* * *
Léon LEYDER

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Le Poème de la Sainte Liturgie », Mgr J. Schyrgens.

L'Appel du Silence⁽¹⁾

Avant de m'adresser à la belle assemblée qui a bien voulu se réunir ici ce soir, je tiens à dire quelques mots à l'intention de la jeunesse, dont je vois parmi vous de nombreux représentants.

— Vous souvenez-vous, jeunes gens, de ce qu'était dans l'antiquité, la Course du Flambeau? Des hommes couraient depuis le lever du soleil jusqu'à la fin du jour portant une torche qui ne devait pas s'éteindre. Alors on formait des équipes. Lorsque l'une d'elles, harassée, tombait sur le sol, une autre reprenait le flambeau et continuait à courir.

La vie est aussi une course du flambeau; et ce flambeau est celui de l'IDÉAL — de l'Idéal Chrétien, qui lui non plus ne doit pas s'éteindre. Avant nous, des générations ont couru en le portant très haut; aujourd'hui nous courons à notre tour protégeant de notre mieux la flamme contre les tempêtes qui la font vaciller; mais nous tomberons à notre tour, nous mourrons, et il faudra qu'une équipe soit prête: ce sera vous, jeunes gens, qui devrez reprendre de nos mains cette flamme de l'Idéal et continuer à courir de toutes vos forces, en la portant de telle sorte qu'elle ne s'éteigne jamais.

Et ce que je viens faire ce soir, c'est déjà vous la faire connaître un peu sous l'aspect d'une des plus belles figures de la France contemporaine: celle de CHARLES DE FOUCAULD.

Sans doute beaucoup de ceux qui sont présents ont-ils déjà lu les ouvrages de René Bazin ou de Paul Lesourd et connaissent-ils la vie du P. de Foucauld — en tout cas tout le monde connaît son nom: l'ermite du Sahara est aujourd'hui populaire, son souvenir appartient au patrimoine national: le Conseil municipal de Paris vient de décider qu'une rue de la capitale s'appellerait: « rue du Père-de-Foucauld »; un paquebot porte déjà son nom. Si l'on songe que cet homme passa trente ans de sa vie à se faire oublier, s'enfonçant pour cela jusqu'au fond du désert, comment ne pas conclure que cette célébrité soudaine, éclatant en dépit de sa volonté terrestre, semble être l'accomplissement d'un secret dessein de la Providence et auréole le visage de l'ascète d'un rayonnement spirituel devant lequel il faut bien s'incliner.

Bien que Charles de Foucauld soit ainsi connu, je viens à mon tour, vous parler de lui. Je ne vous en parlerai d'ailleurs ni comme un littérateur, ni comme un panégyriste, ni comme un orateur

sacré, mais tout simplement comme un homme de cinéma habitué à découper la vie en tranches, pour en extraire la substance et en composer un rapide scénario.

A vrai dire, le cinéma, moyen d'expression moderne, semble particulièrement convenir à l'évocation de la vie de Charles de Foucauld, homme moderne. En effet, il ne s'agit pas d'un saint de vitrail appartenant à une époque lointaine que nous pouvons ne pas comprendre: Charles de Foucauld a vécu notre temps, il a connu la prodigieuse transformation de notre époque, aussi bien que les petits détails de nos mœurs et de nos coutumes. Il aurait aujourd'hui soixante-seize ans, l'âge des grands-pères de notre génération, et ce que je vais vous dire ne sera pas de l'histoire, ce sera notre propre histoire.

* * *

Le vicomte Charles-Eugène de Foucauld naquit à Strasbourg en 1858, mais il n'était pas Alsacien. Descendant d'une très vieille famille de Périgord, son père, inspecteur des eaux et forêts, se trouvait en service dans la capitale alsacienne. Coïncidence curieuse, la maison natale de Charles de Foucauld fut celle du maire Dietrich où, en 1792, retentit pour la première fois la *Marseillaise*. Elle n'existe plus maintenant, ayant été démolie il y a quelques années pour permettre la construction du bâtiment de la Banque de France, sur la place Broglie. Il est assez consolant de constater que cette Puissance d'argent s'est inclinée devant la Puissance spirituelle en faisant apposer sur les murs de son propre Temple une plaque commémorant la naissance du pauvre ermite du Sahara.

Voici un portrait de famille qui, dès le début de cette causerie vous sera un précieux document: M^{me} de Foucauld tenant sur ses genoux sa petite fille Marie — qui fut plus tard M^{me} de Blic — et, debout près d'elle, le jeune Charles.

Un chef qui a une profonde connaissance des hommes (1) me disait il y a peu de jours: « Charles de Foucauld, pour moi, c'est le maximum d'orgueil vaincu par le maximum de volonté ». Rien n'est plus exact. Regardez bien ce visage d'enfant: l'attitude de cette petite tête est remplie d'orgueil, mais la barre horizontale des sourcils qui souligne le front est bien la marque de la volonté sur la face de l'homme. Il est rare de la voir ainsi apposée comme un sceau sur le visage d'un enfant de quatre ans. C'est

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, sous le titre: *Pourquoi et comment je vais réaliser « L'Appel du Silence »*, film de la vie de Charles de Foucauld, officier des hussards, explorateur du Maroc, ermite au Sahara.

(1) Le lieutenant-colonel de la Rocque.

que la volonté restera toujours l'élément capital du tempérament de Charles de Foucauld. Qu'elle s'exerce au bien ou au mal, elle sera toujours totale, absolue, intransigeante, et, rien qu'à ce titre d'homme de volonté Charles de Foucauld mériterait d'être cité en exemple à la jeune génération.

En mars 1864, en avril 1865, M. de Foucauld, puis M^{me} de Foucauld mouraient. Les deux pauvres petits orphelins furent recueillis par leur grand-père maternel, le colonel de Morlet, officier en retraite, assez âgé, qui ne pouvait avoir pour eux, qu'une tendresse faible et remplie de profonde pitié. Il fut le bon papa gâteau, et laissa ces jeunes natures croître au gré de leurs instincts.

La guerre de 1870 survenant bouleversa ce foyer déjà si douloureux. Ce fut l'exode devant les Allemands, puis l'abandon de Strasbourg annexé. En 1872 seulement le colonel de Morlet vint se fixer à Nancy et put s'occuper sérieusement de la formation intellectuelle du jeune Charles.

1872 ! Où en était la France à cette époque ?

Après le désastre de la guerre, le souffle de la Commune venait de passer déracinant les anciennes institutions et faisant de notre pays un champ labouré prêt à recevoir une nouvelle semence.

Alors les hommes qui venaient d'accéder au pouvoir vont tenter sur la France une grande expérience : celle de sa déspiritualisation, c'est-à-dire de sa déchristianisation.

Il s'agit de la faire entrer dans l'ère de progrès matériel qui s'ouvre pour le monde : l'âge de la religion est terminé, celui de la science commence.

Dès lors, pour préparer les intelligences à la conquête des forces naturelles, il importe de les arracher à la nébuleuse de l'idéal et de les enfermer dans l'étroit espace des connaissances exactes, entre les deux portes hermétiquement closes de la naissance et de la mort. La jeunesse recevra une formation technique — polytechnique — préparant l'avènement de la génération du compte en banque et de l'équation, qui remplacera l'Évangile du Christ par celui de Voltaire, le spiritualisme par le matérialisme.

Au Collège de Nancy l'orgueil juvénile de Charles de Foucauld reçoit volontiers ces nouvelles directives. A seize ans il n'était pas le mauvais élève car, très doué, il restait aisément et sans grand travail dans une heureuse moyenne, mais il était le type du « grand », classique aujourd'hui encore, de cet enfant qui se croit un homme et, pensant connaître tous les secrets de la vie, sourit devant l'innocence et ricane devant la vertu. Celui que les pères de famille soucieux de la bonne formation morale de leurs enfants leur interdisent de fréquenter.

A l'École des Postes où bientôt il prépara Saint-Cyr, on tentera de lui imposer une rigoureuse discipline religieuse : il est trop tard, ses instincts orgueilleux sont trop forts pour ne pas se cabrer dans l'entrave. Le conflit se termine par le renvoi de l'élève indésirable.

Il entre malgré tout à Saint-Cyr, reçu d'ailleurs l'avant-dernier, mais, loin de puiser dans l'atmosphère de généreux idéal patriotique qui l'entoure, les éléments d'un renouveau spirituel, il continue à se laisser aller à son indolent sybaritisme. Au lieu de choisir ses amis parmi les studieux tels que Philippe Pétain — qui, lui, gagne rapidement ses galons de caporal — il va se lier avec les jeunes élégants, les blasés précoces, qui l'initieront, les jours de sorties, aux joies de la vie parisienne. C'est ainsi que se crée son intimité avec le marquis de Morès, qui eut son heure de célébrité. Parallélisme providentiel, ces deux jeunes gens qui entraient dans la vie par le plaisir devaient la quitter dans l'héroïsme, le marquis de Morès assassiné en plein Sahara en 1896, Charles de Foucauld en 1916.

Mais à Saint-Cyr, ni l'un ni l'autre ne prévoyaient ce tragique destin. Ils ne songeaient qu'à s'amuser, continuant bientôt leur

vie joyeuse à Saumur, où ils furent ensemble à l'École de Cavalerie, d'autant plus aisément que, devenu majeur, Charles de Foucauld pouvait librement disposer de sa part du patrimoine familial.

A Saumur son souvenir est très vivant encore. J'y ai dernièrement parlé devant un chaleureux auditoire. A la sortie, un homme à cheveux blancs, de très respectable allure, vint spontanément me trouver et me dit :

« J'ai fort bien connu le lieutenant de Foucauld. Je le voyais tous les jours... Je suis son coiffeur... »

Comme tous les coiffeurs, celui-ci avait entendu beaucoup de choses, en avait retenu pas mal et en racontait encore davantage.

Il me narra des anecdotes dont certaines ont été déjà rapportées, mais qui en quelques traits peignent un caractère.

Ainsi le lieutenant de Foucauld avait sur sa table de chevet, en guise de verre d'eau, une bouteille de champagne avec un pâté de foie gras et, lorsqu'il s'éveillait, il s'offrait un petit souper à lui tout seul. Il inventa aussi, dès cette époque, la voiture sans marchepied qu'on serait enclin à prendre pour la dernière conquête du confort automobile. Peu sportif, en effet, quoique bon cavalier, le lieutenant sybarite usait fréquemment d'un coupé dont il avait fait surbaïsser la caisse et supprimer les marchepieds afin d'y entrer comme dans une chaise à porteurs.

Enfin il y avait les soirées, où il réunissait ses amis, et dont les menus venaient tout composés de chez Tortoni, le traiteur à la mode, en même temps qu'arrivaient de la capitale les convives féminines les plus élégantes, les actrices les plus en vogue — aux frais du trop généreux amphitryon.

Vues de notre époque, ces distractions semblent en vérité de bien légères peccadilles, mais en 1880 elles firent scandale au sein de la famille de Foucauld.

Cette existence se prolongeant dans la petite ville de Pont-à-Mousson, où Charles de Foucauld fut bientôt en garnison au 4^e hussards, le notaire familial se vit dans l'obligation de donner l'alerte : des brèches commençaient à apparaître dans le patrimoine. Une petite « facture » laissée en souffrance chez le fameux traiteur à la mode (70,000 francs-or — en 1879) mit le comble à l'inquiétude du grand bourgeois prudent et avisé qu'était M. Moitessier, oncle du fastueux lieutenant : en 1880, le jeune prodigue fut pourvu d'un conseil judiciaire.

Je suis persuadé que pas un de mes auditeurs ne sait par expérience personnelle ce qu'est un conseil judiciaire, mais vous comprenez tous qu'il s'agit d'une sanction classant Charles de Foucauld parmi les inutiles qui ne sauraient être des chefs de famille, puisqu'ils sont incapables de se gouverner eux-mêmes.

Et c'est à ce moment où les hommes semblent se désintéresser complètement de Charles de Foucauld que la Providence va se pencher sur lui.

* * *

Lorsque la Providence s'occupe des hommes, ceux-ci ne s'en aperçoivent pas. Elle place sur leur chemin un petit caillou qu'ils ne verront pas, qu'ils ne heurteront même pas du pied, et qui pourtant va faire dévier leur route, les dirigeants insensiblement vers un point qu'ils ignorent et où ils aboutiront sans avoir compris. Ce petit caillou pour Charles de Foucauld sera la transformation de son régiment, le 4^e hussards, en 4^e chasseurs d'Afrique. Il va connaître un pays nouveau : l'Algérie.

Avant de l'y suivre regardez le visage de celui dont je viens à grands traits de vous décrire la vie.

Aucun rayonnement de pensée autour de ce front étroit, plus têtue que volontaire. Les yeux sont petits, sournois, enfoncés dans une chair molle — le bas du visage est épais, matériel, les lèvres

sont sensuelles. Aucune spiritualité. Pas même le charme classique de l'officier de cavalerie. Ce visage est celui d'un bon vivant dont la banalité ne mérite aucune mention particulière.

Or, cet homme quelconque va trouver dans l'Algérie un pays entièrement nouveau pour lui.

Il ne s'agit pas de l'Algérie actuelle, simple prolongement de la France métropolitaine. En 1880, le Nord Africain est encore mal pénétré, bien des régions sont irrédentes, les étendues sahariennes demeurent vraiment libres. La nature n'ayant pas reçu l'empreinte de la volonté humaine, qui la transforme en champs ou en jardins, reflète plus directement le Créateur. Et puis sur cette toile de fond aux horizons insaisissables, Charles de Foucauld voit soudain apparaître des hommes nouveaux, une société qu'il ignorait : les Musulmans, l'Islam. Il découvre la civilisation orientale.

Je dis orientale, bien que l'Algérie ne soit pas à l'Orient de la France, mais pour faire opposition dans votre esprit avec la civilisation occidentale qui est la nôtre.

Lorsque, comme moi, on a traversé pas mal de méridiens et de latitudes, on constate que les races et les sociétés humaines semblent s'agglomérer selon deux courants de sens contraire qui se sont toujours affrontés dans le bouillonnement des grandes migrations : un courant qui viendrait de l'Orient où naît la lumière, l'autre de l'Occident où elle disparaît.

Pour mieux vous faire comprendre ma pensée, je reprendrai une comparaison ancienne : le monde est une roue qui tourne. Or sur une roue qui tourne il y a deux conditions bien différentes : celle du cercle extérieur et celle du centre. Sur le cercle extérieur les Occidentaux, projetés par la force centripète, sont entraînés dans un mouvement ininterrompu, condamnés à une agitation souvent vaine qui les conduira jusqu'à la mort sans qu'ils aient eu même le temps de comprendre pourquoi, en vérité, ils s'agitent ainsi. Au centre, au contraire, les Orientaux, attirés par la force centrifuge, tendent de tout leur être vers l'immobilité de la vie intérieure. Ainsi leur civilisation depuis des siècles reste semblable à elle-même. A travers les siècles qui passent, le centre, c'est-à-dire : ALLAH, demeure immuablement le but et, en conséquence, la Prière devient la Loi des Lois. Toute la vie sociale, familiale, individuelle en découle. Cinq fois, au cours de la journée et de la nuit, le muezzin, du haut du minaret, oblige le vrai croyant à s'incliner dans la poussière devant le Maître du monde ; jamais un Arabe ne fera le moindre projet sans ajouter : Inch'Allah ! s'il plaît à Dieu.

Devant ce peuple en prière Charles de Foucauld sentit rôder autour de lui le mystère de la vie et de la mort que ses maîtres avaient nié, mais qu'ils n'avaient pas éclairci.

L'impression fut sur lui profonde ; cependant il était trop près de l'Occident et de la jeunesse pour modifier sa vie dès ce premier contact et rompre avec des habitudes qu'il tenait pour essentielles.

Il avait cru de la dernière élégance de se faire accompagner en Algérie par une agréable compagne, dont la présence dans les milieux militaires et officiels était tout au moins inconsiderée. L'aventure se termina par un beau scandale à Aïn-Sefra et l'ordre donné par le colonel, de faire cesser cette situation inadmissible ou de quitter le régiment.

L'orgueilleux lieutenant, car c'est l'orgueil qui le guide bien plus que la passion, entend défendre ses droits — les fameux droits de l'homme libre qui sont à la base de sa formation morale : faisant litière de son devoir, il abandonne le régiment et retourne en France.

Sa famille étant peu désireuse de le recevoir, il va se fixer à Evian — où, pendant près d'un an, il vivra le moment trouble de son existence.

L'Orient, à peine entrevu, l'attire étrangement, l'Occident le retient par ses habituelles faiblesses : Charles de Foucauld, homme de volonté, souffre de l'incertitude, il hésite entre le passé et l'avenir. Mais hier ne résiste pas à demain et dans le vain bruit dont il s'entoure le futur ermite du Sahara perçoit déjà l'appel du silence.

L'Appel du Silence ! Ainsi se justifie le titre du film de la vie de Charles de Foucauld. L'Appel du Silence ! Il faut l'avoir entendu pour oser parler de son magnétisme.

En 1924, avec les auto-chenilles de la *Croisière Noire*, quittant le dernier puits de Ouallen, pour tâcher de gagner le Niger, en traversant le Tanezrouft, nous étions dans une région peu sûre. La nuit il nous fallait, à tour de rôle, monter la garde du campement. J'ai veillé sous la clarté des étoiles dans ces étendues silencieuses.

Silence inexprimable par des mots, mais dont un souvenir personnel vous fera sentir la profondeur.

Un jour, sur le sable, nous découvrîmes des squelettes humains : Chambaas morts de soif ou assassinés. Ces hommes étaient tombés là depuis dix ans, quinze ans, peut-être davantage, puisque leurs ossements étaient blanchis. A côté d'eux il y avait un sac de mil entr'ouvert depuis cette époque et le grain répandu sur le sol n'avait pas germé, car les conditions mêmes de la vie n'existent pas dans cet endroit. Or, quand il n'y a pas de vie il ne saurait y avoir de bruit. C'est le silence absolu, incompréhensible et qui serait insupportable, si l'homme qui veille n'entendait tout de même quelque chose : son cœur battre et ses artères couler. Il est bien obligé alors, pour fuir l'oppression de l'univers minéral qui l'entoure, de se replier sur cette petite palpitation qui contient tout le mystère de la vie, et lorsque l'homme est ainsi penché sur lui-même il ne tarde pas à retrouver l'idée de Dieu.

Charles de Foucauld avait entendu l'appel du silence, comme l'entendirent Ernest Psichari ou même Pierre Loti, qui n'était pas, lui, particulièrement chrétien. Il ne devait pas y résister.

Après dix mois de séjour à Evian, il voit dans les journaux l'annonce de la révolte d'un Cheikh du Sud-Oranais — Bou Amama — et la demande de volontaires pour le combattre. C'est pour lui le clairon du ralliement. Brusquement il rompt les liens fragiles qui, un an auparavant, lui semblaient des chaînes ; il demande sa réintégration, l'obtient et, sans faux amour-propre, va reprendre sa place dans son régiment.

En 1881, il fait toute la campagne contre Bou Amama. Ce sera la seconde marche que lui ménagera la Providence pour s'élever. La première avait été la révélation de la vie orientale, la deuxième allait être celle de la vie du combattant dans le bled. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, ont connu l'existence du combattant tout court. Ils se rappellent que la loi du sacrifice, aujourd'hui oubliée, la dominait tout entière.

Or, dans le bled, à côté du grand sacrifice de la vie toujours immanent, l'élégant lieutenant de chasseurs d'Afrique allait en connaître d'autres plus minimes mais pour lui d'une grande importance : le ravitaillement difficile, l'eau rare ; coucher sur la *reg* ou la *hamada*, s'occuper de ses hommes avant de penser à lui-même. Lutte de tous les instants contre l'égoïsme, l'indolence, le sybaritisme dont il aurait peut-être eu du mal à se débarrasser sans cette gymnastique morale obligatoire.

Et puis il y avait autour de lui le désert et l'Islam.

L'expédition dura un an. Au bout de ce temps, Charles de Foucauld était tellement transformé qu'il demanda à ne pas rentrer en France avec son régiment. Il se désintéressait de l'Occident et, pour mieux pénétrer le secret de l'Orient, formait le projet audacieux d'explorer le Maroc, alors complètement fermé aux Européens.

Le congé sollicité ayant été refusé, le lieutenant donne sa

démission et quitte l'armée définitivement, mais à la poursuite, cette fois, d'un but héroïque : la pénétration du Maroc. En 1882, c'est risquer quotidiennement sa vie et l'homme qui forme un tel projet ne saurait être le même que l'épicurien de Saumur.

Regardez en effet, le visage de Charles de Foucauld explorateur, en vous souvenant de celui du lieutenant de hussards : la différence est déjà considérable. Le front s'est éclairé. Visiblement les yeux se sont agrandis. Le bas du visage, jadis épais et matériel, est devenu oval et fin. Le regard est plein de gravité : l'évolution est en marche et voici une première étape.

* * *

La préparation du voyage au Maroc sera longue. Il faut adopter un déguisement. Charles de Foucauld choisira celui de rabbin. Installé à Alger, il apprendra l'hébreu, se perfectionnera dans la connaissance de l'arabe et s'adjoignant un compagnon en la personne de Mardochee-Abi-Serour, authentique et pittoresque rabbin voyageur qui a déjà visité les communautés juives des oasis, il franchira en 1884 la frontière marocaine accompagné d'une petite escorte. Jusqu'en 1885 il va vivre la plus passionnante des aventures — à elle seule cette partie de la vie de Charles de Foucauld constituerait un film au sens habituel du mot. Je ne puis ici vous en détailler les péripéties, mais vous pensez bien que ce faux Juif fut démasqué, trahi, dépouillé par sa propre escorte, sauvé de façon inattendue... tous les épisodes nécessaires — qui prennent, de reste, une certaine grandeur car il s'agit d'un officier français qui, au milieu des pires dangers, fait méticuleusement le point de ses itinéraires avec un sextant caché dans son burnous, relève les cotes les plus précises, couvrant d'une fine écriture des feuilles de papier à cigarettes qui lui servent de carnet de notes.

Et les renseignements ainsi recueillis sont si exacts qu'à l'heure actuelle on les utilise encore pour avancer dans une tâche irrédente dont la topographie est mal connue.

Aussi lorsqu'en 1885 Charles de Foucauld revient en France et publie sa *Reconnaissance au Maroc*, il est accueilli avec enthousiasme. Son odyssée audacieuse, presque romantique, est bientôt célèbre. Les milieux militaires le fêtent, les salons mondains se l'arrachent, la Société de Géographie lui décerne sa grande médaille : c'est la gloire après la fortune. Attaché par ces deux liens au monde occidental, Charles de Foucauld, logiquement, n'aurait pas dû pouvoir s'en séparer. Quel est celui d'entre nous qui, ainsi comblé, ne songerait pas à profiter de l'heureux sort qui lui échoit en rentrant chez lui après un long voyage ?

Mais précisément, Charles de Foucauld ne se sent plus chez lui. Les hommes qui l'entourent lui sont étrangers, il ne peut comprendre le mobile de leur folle agitation, de leurs ambitions, de leur course au progrès matériel. Les grandes inventions qui à cette époque ne cessent d'apparaître le laissent indifférent, car il ne voit pas comment, créant à l'homme de nouveaux besoins, elles pourront lui apporter plus de bonheur. En effet, satisfaire tous les besoins grâce au progrès, telle est la solution de l'Occident, mais perfectionner l'être de telle sorte qu'il n'ait plus de besoins, telle est la solution de l'Orient, celle désormais de Charles de Foucauld.

Il est tellement « orientalisé » qu'en rentrant le soir dans son petit appartement de la rue de Miromesnil, il lui arrive de se rouler dans un burnous et de s'allonger sur le sol, au lieu de se déshabiller et de se coucher dans son lit.

Cela peut vous paraître une excentricité ? Mais réfléchissez bien à la signification de ce geste.

Le lit, pour les Occidentaux, pour nous-mêmes, c'est, en vérité,

la base de la civilisation contemporaine. On prononce de grands mots... Liberté... Egalité... Fraternité... Mais si vous n'avez pas de lit, si vous couchez sous les ponts, on vous arrête pour vagabondage, on vous retire votre carte d'électeur, vous n'êtes plus un « citoyen » — vous êtes rayé de la société.

Avoir un lit ou n'en pas avoir, telle est la question.

En Orient, au contraire, où le lit n'existe pas, le mendiant comme le Caïd s'endorment par terre, là où le sommeil les surprend. Cela n'a aucune importance — mais savez-vous ce qui compte pour tout le monde, même pour les esprits les plus élevés, et surtout pour ceux-ci ? C'est précisément ce qui, chez nous, est la part des enfants : faire sa prière. Jamais un Musulman ne laissera son âme entrer dans l'engourdissement du sommeil sans la réconcilier avec son Créateur.

Charles de Foucauld était ainsi. Comment n'aurait-il pas été dépaysé dans son propre pays, la France raisonneuse et sectaire de 1886 ?

Chaque jour il se replie un peu plus sur lui-même. Tout son être désormais est plongé dans le grand courant intérieur de la vie dont il a retrouvé la source en Orient et sous cette poussée irrésistible le vieil homme chancelle. Il cherche des points d'appui. Déjà il avait retrouvé la patrie, maintenant il se retourne vers la famille qui, heureuse, accueille l'enfant prodigue. Mais cela n'est pas suffisant. C'est en lui-même qu'il lui faut découvrir une nouvelle raison de vivre : il sent monter en son âme le besoin de la foi. Sans croire, il lui arrive d'entrer dans l'ombre des églises et d'y murmurer cette étrange prière : « Mon Dieu, si vous existez faites-le moi connaître ».

Ainsi ce ne sont pas des mots qui agiront sur Charles de Foucauld, ce n'est pas sa raison qui admettra des doctrines, c'est une véritable force cosmique qui dirigera sa conscience vers un but invisible, comme le courant magnétique oriente l'aiguille de la boussole vers le pôle.

En 1887, enfin, la Providence met un prêtre sur sa route : modeste vicaire à Saint-Augustin, l'abbé Huvelin, âme mystique dans un corps douloureux, est celui qui ramènera à la conception chrétienne de la vie un franc-maçon notoire : Littré, — et c'est lui qui aura aussi la charge providentielle de déchirer le simple voile qui seul désormais sépare Charles de Foucauld spiritualiste de Charles de Foucauld chrétien.

Alors brusquement, dans un élan de sa volonté essentielle, celui-ci se donne totalement à Dieu puisqu'il croit en Lui, comme il se donnait au monde lorsqu'il y croyait.

C'est la réplique, à travers les siècles, de la transformation de Marie-Magdeleine, de François d'Assise ou de saint Augustin.

Mais Charles de Foucauld est né sous le ciel d'Occident, son esprit a été assujéti à la raison, et la foi, en apparaissant en lui, ne va pas chasser cette dernière. Raison et Foi, Occident et Orient, Charles de Foucauld aura toujours en lui ces deux extrêmes qui semblent s'opposer, mais sont en réalité le recto et le verso d'une même page. Il sera ainsi l'homme complet, l'homme équilibré. Il ne va pas brusquement, à cause de ses nouvelles convictions, changer sa vie sociale. Il raisonnera son cas, cherchera la solution la meilleure, retournera dans le Sud-Algérien contempler les étendues sahariennes qui, les premières, lui avaient parlé de l'infini ; il ira à Nazareth et à Jérusalem retrouver la source du Christianisme, reviendra en France pour se recueillir, et, enfin, en 1889, prendra la décision définitive de quitter le monde occidental. Après avoir partagé son bien entre les pauvres et sa famille, il se retire à la Trappe de Notre-Dame des Neiges.

Derrière ces murs de retraite commence l'existence d'un homme nouveau : Frère Marie-Albéric.

La transformation devient, cette fois, prodigieuse. Le front est surchargé de pensée — non d'une pensée sereine, mais d'une pensée en mouvement qui monte et qui cherche. Le regard est scrutateur, il plonge au fond de la conscience humaine. La bouche, déjà, porte le pli de l'ascétisme. Il ne reste rien des éléments constructifs du visage du lieutenant de hussards.

Les dernières conclusions de la science font du corps humain un ensemble de vibrations dont le contour ne serait qu'une illusion. Quelle est donc alors la force inconnue qui conserve habituellement la permanence de nos traits et qui ici au contraire les pétrit comme la cire molle? C'est l'énergie spirituelle, la force de l'âme que depuis 1871 on a rayé des notions humaines et qui apporte ici par son œuvre même une preuve d'existence plus convaincante que des textes ou des discours.

Mais le trappiste n'était qu'une nouvelle étape dans l'évolution extraordinaire de Charles de Foucauld.

En effet, après avoir été à la trappe de Staoueli, en Algérie, d'Akhès, en Syrie, invinciblement attiré vers l'Orient même à travers l'obstacle de la clôture, frère Marie-Albéric sollicite, au bout de quatre ans, l'autorisation de quitter l'Ordre. Ce n'est pas que ses intentions aient changé — bien au contraire. S'il veut sortir de la Trappe, c'est, dit-il, « ... qu'elle me fait monter alors que je veux descendre ». Il entend par là que sa retraite lui vaut la considération de sa famille et de ses amis au lieu de lui procurer l'oubli qu'il recherche. Dès lors, ce qu'il veut connaître c'est la vie d'abjection de ces mendiants au burnous rapiécé qui, sur les pistes de l'Orient, reçoivent les cailloux et les quolibets des enfants, n'ayant souvent pour nom qu'un sobriquet. Il veut, vivant, n'être plus de ce monde.

L'autorisation sollicitée lui est d'ailleurs refusée. Sa culture et son origine semblent le désigner, selon la raison humaine, pour de plus hautes fonctions. Il devra séjourner pendant deux ans à Rome, pour y parfaire ses études de théologie. Après ce temps d'épreuve, loin de persévérer vers les grades supérieurs qu'on lui destine, il demande encore avec plus d'insistance qu'on le laisse n'être plus rien qu'un mendiant méprisé des hommes.

Alors les portes de la Trappe s'ouvrent. Un jour, en 1897, dans le port de Marseille, un indigène au burnous rapiécé vient s'asseoir parmi d'autres indigènes sur le pont d'un bateau qui part pour les côtes syriennes : c'est le vicomte Charles de Foucauld, le fastueux lieutenant de hussards, qui, ayant terminé sa vie occidentale, s'en va pour accomplir en Orient les années qui le séparent de la mort.

Il débarque à Beyrouth, remonte à pied vers Nazareth, frappe à la porte d'un couvent de Clarisses et, ainsi qu'un mendiant vagabond, demande à être employé comme homme de peine. La Sœur qui lui a ouvert hésite devant l'étrangeté de ce personnage anonyme. Elle lui remet une lettre lui disant d'aller se présenter à la maison mère, à Jérusalem.

On peut imaginer alors la joie mystique de Charles de Foucauld, suivant, à travers la Samarie et la Galilée, les sentiers si souvent parcourus par le Maître et ses disciples, mendiant sa vie, heurtant ses pieds chaussés de mauvaises sandales à des pierres qui, peut-être, n'avaient pas changé depuis dix-neuf siècles.

À Jérusalem, la Mère Elisabeth du Calvaire, comprenant qu'elle a devant elle un être d'exception, accepte son offre inattendue : Frère Charles va être l'humble jardinier des Clarisses.

Notre raison occidentale comprend mal une telle métamorphose. Charles de Foucauld n'est-il pas entraîné par un véritable délire mystique? Le dessin que voici nous apporte une réponse exacte.

Cette perspective du monastère des Clarisses a été tracée par le frère Charles lui-même, et c'est au point de vue graphologique que je vous demande de l'examiner.

La graphologie est une science qui, par le geste de la main, établit le graphique d'une âme. Est-ce là en vérité l'œuvre d'un fou, d'un névrosé incapable de tracer une ligne droite, d'un déséquilibré à la main tremblante? Cela ne saurait se soutenir. Les traits sont précis comme ceux d'un plan d'architecte ou d'un levé topographique, et c'est là, indiscutablement, l'œuvre d'un homme calme, en pleine possession de ses nerfs et de sa volonté, le témoignage d'un tempérament plein de mesure.

Pourtant, par une étonnante contradiction, cet homme évidemment raisonnable va, pendant quatre ans, faire sa demeure d'une petite cabane où on rangeait les outils de jardinage. Dans cet espace de 1^m60 carré, il couchera sur le sol; sur une humble table il y commencera, aux moments de repos, ses admirables *Ecrits spirituels* et y entretiendra avec ses amis une volumineuse correspondance. A la vie d'abjection orientale, il ajoute ainsi la cérébralité active de l'Occidental, conservant dans l'humilité de sa condition tout le raffinement de son esprit. Ses dons artistiques même restent intacts : ce jardinier extraordinaire décore toute la chapelle de fresques qui sont encore conservées.

Dans ces conditions, la Mère Elisabeth du Calvaire devait rapidement découvrir le secret de l'origine de son serviteur. Elle prit sur lui un très grand ascendant spirituel et ce fut elle qui le décida à compléter le cycle de son évolution en devenant prêtre. Il revient alors en France et, en 1901, reçoit l'ordination. Désormais le frère Charles sera le Père de Foucauld. Il avait alors quarante-trois ans. Quatorze ans avaient été nécessaires pour qu'il se crût digne d'accéder au sommet.

* * *

Ainsi l'homme a suivi son destin; mais qu'est devenue son époque? Où en est l'ère nouvelle apparue en même temps que lui?

Les flonflons de l'Exposition Universelle de 1900 résonnent encore. Pendant plus de six mois le monde entier est venu s'amuser à Paris — on a dansé sur un volcan, mais on a dansé sans inquiétude car, heureusement pour eux, les hommes sont ignorants de leur lendemain. Cela a été une apothéose : l'apothéose de la grande expérience commencée en 1871 et qui semble avoir pleinement réussi.

La conquête des forces naturelles paraît réalisée. L'électricité est d'un usage courant, le télégraphe, le téléphone, la bicyclette, l'automobile sont venus supprimer la distance. Les écrans du cinéma, qui se sont éclairés depuis 1895, contribuent, avec le phonographe, à supprimer le temps, les rayons X permettent de voir l'invisible, Ader a construit son premier avion, le principe de la T. S. F. est acquis — l'homme décuplant par son génie la force de ses sens voit s'ouvrir devant lui des possibilités vertigineuses.

Il se croit vraiment le maître du monde. Ses esclaves seront les machines, leurs muscles mécaniques forgeront pour lui, tisseront pour lui, travailleront pour lui, et le peuple se croisant les bras, remplaçant les heures de travail par les heures de plaisir, va connaître le bonheur de bien vivre qui lui a été promis par les apôtres des temps nouveaux.

Ceux-ci triomphent. Un peu trop tôt peut-être, ils exaltent la puissance illimitée de la science libérée d'un crédule spiritualisme. Se croyant sûrs d'eux-mêmes, ils voudront briser à jamais les anciens moules de la société, en finir définitivement avec l'idée chrétienne. Des lois vont chasser le Christ du tribunal, de l'école, de la famille, de l'âme même des Français, si cela était possible. Et bientôt, du haut de la tribune, le ministre Viviani pourra jeter à la Providence cet orgueilleux défi : « Nous avons éteint dans le ciel des étoiles qu'on ne rallumera plus ».

Mais ces hommes croyaient ne s'attaquer qu'à des institutions confessionnelles, alors qu'ils ruinaient notre civilisation elle-même en la privant des forces spirituelles autour desquelles pendant de longs siècles elle s'est agglomérée. Ils lui arrachaient son feu intérieur. Ils la dévitalisaient.

Et il semble que ces forces de vie, chassées d'un monde qui — disait-on — ne voulait plus d'elles, passent en un grand courant dans le cœur de l'homme d'exception qui, dans le même instant, s'ouvre totalement à Dieu, en se faisant prêtre. Ainsi Charles de Foucauld devenait un véritable accumulateur d'énergie spirituelle, et, maintenant que le temps des ruines est venu, il restitue à la jeunesse qui monte la force nécessaire pour reconstruire une France nouvelle et refaire des Français meilleurs.

* * *

Ayant ainsi accompli son destin, le Père de Foucauld ne pouvait plus avoir qu'un désir : retourner dans son Sahara, seul cadre digne désormais de son nouvel état d'âme. Il repart donc sur les pistes qui, par Igli, le Guir et la Saoura, s'enfoncent vers le cœur du désert, à la recherche de l'endroit où il établira son ermitage. Il se fixera à Beni-Abbès.

Lorsque, en 1924, nous atteignîmes cette oasis, l'humble abri de l'ermite était entretenu, non seulement par la piété des officiers et des soldats qui occupent le poste, mais aussi par les soins des indigènes, car ceux-ci conservent avec vénération le souvenir du marabout blanc. La tradition orale s'en est emparée et j'ai vu des enfants apporter des pierres pour entretenir ces pauvres murs qui ne doivent pas disparaître.

A courte distance, la petite palmeraie, le « jardin » aménagé par le Père, était toujours verdoyant, ce qui prouve que l'ermite choisit l'emplacement de sa retraite non pas en mystique inconscient, mais en Saharien expérimenté, sachant déterminer avec exactitude les possibilités naturelles d'adduction d'eau.

C'est lui également qui a tracé à l'intérieur de l'ermitage une grande image du Christ sur les murs bâtis de sa main avec l'aide des soldats du poste.

Et voici l'ermite. L'évolution touche à son terme. Le visage est amaigri par les privations, mais il s'éclaire d'un élément nouveau : le sourire. Jamais sur les expressions des époques antérieures le sourire n'était apparu. C'est que Charles de Foucauld atteint seulement ici la paix intérieure, l'équilibre que donne à tout l'être le sentiment du destin accompli.

L'ermitage comporte des cellules. Cet ermite n'avait donc pas l'intention de vivre seul? En effet, par un curieux paradoxe, le Père de Foucauld ne se retirait pas au désert pour y goûter l'engourdissement égoïste de la solitude. Il partait avec un programme d'action bien défini dans les deux plans de son être à la fois contemplatif et réalisateur.

Contemplatif, c'est-à-dire oriental, il voulait fonder dans les étendues sahariennes ce que je nommerai des *Centrales de prière*.

Vous savez tous qu'une centrale d'électricité rayonne à distance de la force et de la lumière. Eh bien, Charles de Foucauld croyait aux ondes spirituelles comme nous croyons aux ondes électriques. La science déclare aujourd'hui que le cerveau humain émet en pensant des radiations et que bientôt des appareils pourront les enregistrer; pourquoi la prière ne serait-elle pas la radiation du cœur et de l'âme?

Ainsi des hommes, réunis dans l'absolu silence du désert pour prier, non pas en murmurant des mots, mais en vivant leur propre sacrifice, constitueraient une véritable batterie d'émission au milieu du monde musulman! Charles de Foucauld sachant qu'aucune parole n'a de prise sur les esprits fanatiques, pensait que les ondes spirituelles, seules capables de transformer les

hommes et les événements, parviendraient, en agissant silencieusement sur les consciences musulmanes, à ramener dans l'unité Chrétienne les enfants que l'Islam lui a jadis arrachés. Et puis le rayonnement des centrales d'énergie spirituelle n'atteindrait-il pas, au delà des mers, ce monde d'Occident, cette Patrie toujours aimée que son matérialisme conduisait au désastre?

* * *

Plus près de nos conceptions habituelles est l'action saharienne du Père de Foucauld : il sera l'auxiliaire précieux des soldats héroïques chargés d'établir la paix française dans ces régions où les pillards semblaient devoir être insaisissables.

Une compagnie occupe le bordj militaire de Beni-Abbès. Elle est commandée par des officiers qui, presque tous, sont des camarades de promotion de Charles de Foucauld. Que ce soit le capitaine Regnault ou le capitaine de Susbielle, actuellement général en retraite, l'ermite leur apportera quotidiennement l'appui de son influence sur les indigènes.

Il accompagnera même les colonnes à la poursuite des rezzous, partageant, comme à Taghit, les dangers du combat. C'est au cours de cette collaboration qu'il retrouve un de ses « anciens » venu dans ces régions pour y écrire une des plus belles pages de l'expansion du génie de notre race : le maréchal LYAUTEY.

Cette image a été très souvent reproduite et vous la connaissez sans doute, mais elle doit être montrée ici comme un symbole. Elle correspond en effet au double esprit dont je voudrais animer le film. *L'Appel du Silence* et surtout elle fait mieux comprendre la réalité des deux forces essentielles, des deux colonnes fondamentales sur lesquelles toute société humaine doit reposer pour être solide, et que dans notre pays on a si dangereusement ébranlées : La FOI et la PATRIE.

A côté de Lyautey rayonnait une autre figure de soldat : celle du commandant Laperrine, dont le souvenir évoque pour les Sahariens l'âme du bled. Il était lié avec Charles de Foucauld par une camaraderie d'école devenue une grande amitié au cours de la campagne contre Bou-Amama qu'ils avaient faite ensemble en 1881 et, comme Lyautey, préservé par la vie des grands espaces du contact avilissant de la politique, il croyait aux forces spirituelles. En 1904, ayant décidé de pénétrer le Sahara jusqu'au mystérieux Hoggar, refuge des Touareg, les farouches seigneurs du désert, Laperrine, persuadé que les quelques méharistes et Chambaas dont il disposait constituaient une force militaire insuffisante, envoya un de ses jeunes officiers, le lieutenant Niéger — aujourd'hui général commandant la région militaire de Paris — vers l'ermite de Beni-Abbès, pour lui demander de joindre à leur petite colonne de 70 hommes l'armée invisible de ses forces spirituelles et de les accompagner dans leur audacieuse expédition.

Il s'agissait de faire 1,500 kilomètres dans un désert encore mal connu, que les Touareg semblaient décidés à défendre farouchement.

Le P. de Foucauld, qui avait cru trouver à Beni-Abbès le terme de sa vie errante, renonce à sa retraite et reprend son chemin, mettant la lumière de sa foi parmi l'héroïsme des soldats qui marchent vers ce Hoggar impénétrable sur lequel plane encore le tragique souvenir du massacre de la mission Flatters.

Mais voici que cette marche à la mort devient une pacifique victoire; la réputation du marabout blanc le précède, ses forces spirituelles rayonnent au-devant de la poignée d'hommes qui s'aventurent dans les redoutables défilés, et les pillards du désert au lieu d'assaillir les nouveaux arrivants s'inclinent devant eux. Moussa ag Amastane leur « amenokal », leur chef, se proclame

leur ami. Pour la première fois les Touareg, qui depuis Duveyrier étaient demeurés indomptables, s'inclinent sans combat.

On a beaucoup épilogué sur l'origine de ces hommes énigmatiques. Certaines imaginations frappées par la forme de leurs armes et de leurs boucliers, leurs tournois, leurs cours d'amour si semblables aux jeux floraux, ont voulu voir en eux les descendants de croisés qui, pour échapper à la peste de Tunis, se seraient enfoncés dans l'immensité saharienne. La vérité semble bien être qu'il s'agit d'une race berbère n'ayant pas, comme les Sémites, été directement soumise à l'autorité de Mahomet. Leur Islam n'est que de contact, de voisinage, ce ne sont nullement des fanatiques et parmi eux le P. de Foucauld trouva moins d'ondes contraires à celles de son âme : au Hoggar il se sentit bien pour prier.

Et puis, il fallait occuper cet avant-poste de la pénétration française, à 3,000 kilomètres d'Alger, et les hommes manquaient.

Alors, d'accord avec Laperrine et pensant que si la Providence l'avait conduit jusque là, c'était pour qu'il y demeure, le P. de Foucauld bâtit à Tamanrasset, principal village du Hoggar, un nouvel ermitage différent de celui de Beni-Abbès et ne comportant pas de cellules. Le Père semble à ce moment avoir renoncé à son projet de « centrales de prière ». Personne n'a répondu à son appel, et l'austérité de sa règle effraie les meilleures volontés. Il se nourrit, une fois par jour, de biscuits de soldats détrempés dans du lait de chamelle et pétris avec une poignée de dattes; le soir, un peu de thé du désert. Il faut pour supporter un pareil régime un état physiologique extraordinaire, reliant directement l'être aux sources inconnues de la vie. Un jeune Père Blanc est venu cependant rejoindre l'ermite. Au bout de deux mois il a dû, malade, être remonté vers le Nord.

Alors le P. de Foucauld comprend qu'il est de ceux qui créent, mais non de ceux qui réalisent. Il remplace les cellules de son ermitage par un « dispensaire » où il continue à exercer la charité, soignant les plaies et les maladies de ses frères touareg, se penchant aussi sur les chagrins et les douleurs de ces grands enfants qui le vénèrent parce qu'il ne cherche pas à les convertir par l'enseignement d'une doctrine qu'ils ne comprendraient pas. Parfois, néanmoins, il emploie un moyen bien simple et bien profond pour leur parler des « choses divines ». Les Musulmans ont un chapelet sur chaque grain duquel ils répètent : « Pardon mon Dieu... » comme l'esclave demande pardon au Maître. Le Père de Foucauld leur disait : « Au lieu de « Pardon mon Dieu, dites : « Mon Dieu, je t'aime... » Ce n'était rien et c'était tout. C'était le remplacement de la loi de Force par la loi de Charité promulguée à Bethléem et sur laquelle un monde a été bâti.

Et voici que les guerriers farouches deviennent charitables. Eux qui haïssent et massacraient les Roumis, ils vont soigner le Marabout blanc comme un des leurs lorsque des fièvres manquent de l'emporter ou qu'il sera mordu par une vipère à cornes, reptile très dangereux de ces régions. Ils feront revenir des troupeaux de trois cents kilomètres à la ronde afin que le malade ait du lait pour s'alimenter, brûleront sa plaie au fer rouge, y appliqueront les herbes qui la guériront.

Sur sa demande ils lui bâtiront sur le sommet du mont Asekrem, à 2,700 mètres d'altitude, un abri où il aime à se retirer. Alors, pendant de longues semaines, cheminant deux jours à travers les pierres brûlantes, ils lui apporteront les « guerba » pleines d'eau et les dattes nécessaires à sa vie.

Là, parmi le chaos des basaltes aux formes étranges, Charles de Foucauld connaîtra la solitude qui écrase les hommes ordinaires et où, au contraire, les grands mystiques trouvent l'énergie secrète nécessaire à leur âme.

L'ermitage de l'Asekrem est actuellement en ruine, mais il ne disparaîtra pas. En effet, je suis chargé, au cours du voyage que je ferai l'hiver prochain au Hoggar, pour la réalisation de

l'Appel du Silence, de restaurer cet abri et d'assurer sa conservation parmi les Touareg, afin qu'il reste le témoignage de l'arrivée du premier Français qui leur a appris à aimer notre pays.

A l'Asekrem comme partout ailleurs, Charles de Foucauld mêlait les heures de travail aux heures de méditation. C'est là qu'il composa une grande partie de son dictionnaire tamachek (langue parlée des Touareg) qui demeure un document essentiel et dont le manuscrit, avec son écriture fine et serrée, révèle, de même que le dessin du monastère des Clarisses, une volonté demeurée intacte après quinze ans de Sahara.

Comment d'ailleurs pourrait être entamée, même par le dissolvant des tropiques, une volonté que l'esprit soutient? Mais le corps s'use. A cinquante-cinq ans le Père de Foucauld semble un vieillard.

Pourtant sur son visage quelque chose n'a pas changé : le sourire — c'est qu'il n'est pas du domaine de ce qui passe.

Cette photographie a été prise en 1913, au moment où pour la troisième fois l'ermite du Sahara se préparait à revenir en France. Cette fois ce n'est pas comme en 1908 ou en 1911 pour sa santé : les prodigieuses antennes mystiques de cet être d'exception semblent l'avoir averti du cataclysme qui se prépare.

L'aboutissement véritable de la grande expérience de 1871 s'approche; l'apothéose de 1900 est depuis longtemps éteinte et à l'horizon de 1914 s'allume la lueur des incendies.

Tel l'apprenti sorcier, l'homme ayant déchaîné les forces de la matière et de l'instinct s'aperçoit avec frayeur qu'il n'en est plus le maître. Ses machines sont devenues des monstres qui vont le dévorer. En accélérant le rythme de la production, elles ont détruit l'équilibre du monde, le vieil édifice se lézarde et menace ruine. Il faudrait reconstruire, mais la base manque : on a sapé la Foi. Sous le ciel où les étoiles sont éteintes, les hommes cherchent des solutions dans l'obscurité de leur intelligence. Karl Marx écrit, Jaurès parle, tandis que d'autres, plus logiques songent à la solution employée par les chiens : le plus fort se jette sur celui qu'il croit le plus faible pour lui arracher l'os qu'il ronge.

En 1913 le Père de Foucauld sentait venir la guerre. Il vient en France avec une idée que l'on peut qualifier de naïve — ou de sublime. Il veut grouper en esprit, par une sorte de tiers ordre, des âmes qui sauraient prier, afin d'étendre au-dessus du pays l'invisible réseau protecteur des forces spirituelles dont il allait avoir tant besoin.

Hélas, cette fois encore, il ne sera pas suivi. Sa pensée tombe parmi une génération plus desséchée que le désert, par un demi-siècle de matérialisme.

On respecte le Père, mais on ne le comprend pas. Il doit retourner sans avoir abouti vers son Hoggar pour continuer à y prier seul. Trois mois plus tard la guerre dévastait le monde.

* * *

Pendant deux mois le P. Foucauld, à Tamanrasset, n'entend pas plus parler de la France que d'un mort. En septembre 1914 seulement, il apprend l'étendue de la catastrophe. Aussitôt il veut partir. Ses forces sont débiles, mais il pense que son devoir de prêtre et de Français est de se trouver au premier rang parmi ceux qui vont mourir pour barrer la route aux envahisseurs. Laperrine s'y oppose et lui ordonne de rester au Sahara; il pense que l'Allemagne cherchera à provoquer des soulèvements parmi les populations musulmanes afin d'empêcher le recrutement de l'armée coloniale qu'elle redoute si fort et il estime que l'autorité du marabout blanc sera alors indispensable.

En 1916 les événements vont lui donner raison.

1916! En France, c'est Verdun. La masse germanique se rue

avec fureur contre la barrière qui la sépare de nos plaines fertiles. C'est l'offensive suprême, le but est proche. La Russie est hors de cause, la Serbie est rejetée à la mer; par la Turquie et la Tripolitaine des émissaires allemands parviennent aux limites sahariennes de l'Afrique française.

Aussitôt la manœuvre prévue par Laperrine s'exécute. Une révolte indigène éclate « spontanément » : la révolte des Senoussistes, c'est-à-dire des partisans du marabout Senoussi.

Ce mouvement fut peu connu en France, car un danger plus direct nous menaçait; mais j'ai eu comme camarade de mission, pendant la *Croisière noire*, le commandant Bettembourg, qui, capitaine en 1916, fut l'adjoint du général Laperrine et, comme tel, chargé de l'enquête sur les Senoussistes et la mort du P. de Foucauld. C'est lui qui, sur place, me donna les renseignements que je puis vous transmettre.

L'inspiration étrangère de la révolte n'est pas discutable. Des documents saisis sur des prisonniers — documents écrits de main européenne — il résulte que, parties de la frontière tripolitaine, les tribus dissidentes avaient un objectif précis : Tamanrasset.

Les Allemands, en effet, connaissant mieux que nous-mêmes nos forces et nos faiblesses, savaient que jamais aucun indigène ne proclamerait la guerre sainte tant que le marabout blanc serait là. Il fallait donc avant tout s'emparer de lui. Prévenu, car au Sahara les nouvelles se propagent avec une incompréhensible rapidité, Laperrine donne au P. de Foucauld l'ordre de se défendre. On construit un fortin à Tamanrasset, et l'ermite s'y enferme avec les habitants du village. Fort-Motyliniski, poste militaire situé à 50 kilomètres, fournit des armes et les Touareg, anciens ennemis de la France, vont devenir ses soldats.

Devant cette attitude énergique, l'ennemi hésite. En novembre, aucune attaque ne s'est encore produite; à ce moment quelques pluies font verdoyer les touffes d'herbe au creux des rochers du Hoggar. Charles de Foucauld ne croit pas devoir empêcher ses Touareg d'aller faire paître leurs troupeaux à travers le pays. Il demeure seul dans le fortin avec son serviteur noir, Paul.

Le 1^{er} décembre des « fellaga » rebelles arrivent au village de Tamanrasset, où il reste quelques hommes, dont l'un se nomme El-Madani.

Je vous donne son nom, car ce Targui va jouer, dans la mort de Charles de Foucauld, un rôle important : celui de Judas.

Cet El-Madani, soudoyé, acheté avec de l'argent, s'approche de la porte du fortin. Il appelle. Reconnaissant sa voix — car c'est un de ses préférés, le Père, croyant qu'il s'agit du courrier qui doit arriver de Fort-Motyliniski, entr'ouvre la porte; à peine a-t-il avancé le bras qu'il est saisi, violemment tiré au dehors et se trouve en présence de ses meurtriers. Il comprend que sa dernière minute est enfin arrivée, cette minute que la plupart des hommes écartent le plus possible de leur pensée et sur laquelle Charles de Foucauld ne cessait de fixer la sienne. Déjà, en 1897, dans l'humble cabane du jardin des Clarisses, il écrivait ces lignes :

« Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... »

Cette prophétie — car c'est bien une prophétie que de voir ainsi ses derniers instants à dix-neuf ans de distance — cette prophétie va se réaliser point par point.

Tandis que des hommes pillent l'intérieur du fortin, un autre est resté dehors pour garder le Père. Celui-ci s'est mis à genoux dans une extase où son âme entrevoit déjà les choses qui ne sont plus de ce monde. Soudain des coups de feu éclatent : c'est le

véritable courrier de Fort-Motyliniski, avec lequel un combat s'engage.

Le gardien de Charles de Foucauld veut emmener son otage, mais les genoux de l'ermite semblent fixés dans le sable; alors l'homme prend peur; il dirige le canon de son fusil vers l'oreille droite du Père, le coup part, la balle ressort par l'œil gauche.

Paul, le serviteur noir qui fut le seul témoin de ce drame, dit :

« Je ne croyais pas le Marabout touché; il ne bougea pas, ce n'est qu'au bout de quelques instants que le sang coula, et que le corps tomba lentement sur la gauche, restant dans la position de l'homme qui prie... »

Mais la prédiction n'est pas encore totalement accomplie : elle va l'être. L'assassin du Père de Foucauld, en effet, le dépouille de son vêtement, volant sa gandourah de laine, objet précieux dans ces régions, et il s'enfuit le laissant nu, couvert de sang, méconnaissable, tel qu'il s'était vu dix-neuf ans plus tôt.

La bataille se poursuivant, son corps va être abandonné pendant douze heures. Lorsqu'on reviendra vers lui, il sera froid, fixé définitivement dans l'attitude de l'homme qui prie et c'est ainsi, à genoux, que Charles de Foucauld, homme moderne, va être enseveli dans le sol sur lequel il est tombé.

Une humble croix de bois sombre marquera le point de l'immense étendue où la mort vient de faire jaillir une source de vie éternelle. Quelques années plus tard une pyramide de pierre sera dressée à côté de cette croix, non pour recouvrir les restes de Charles de Foucauld, mais ceux de son frère chrétien et saharien, le général Laperrine, qui tomba, peu après la guerre, au cours d'une reconnaissance aérienne, en plein Sahara. Il avait demandé à être enterré à côté de celui dont, seul peut-être à ce moment, il avait compris l'âme, et ainsi maintenant veillent côte à côte, aux avant-postes de la civilisation, le soldat de la Foi et le soldat de la France.

Le cycle terrestre de Charles de Foucauld est accompli. Il est mort, il a disparu à nos yeux; mais cette force spirituelle dont je n'ai cessé de vous entretenir, cette âme qui a modelé sa vie et son visage d'une façon si extraordinaire est-elle morte elle aussi ou va-t-elle donner une preuve de sa survivance?

Elle la donne. Le grand désir que l'ermite du Sahara, vivant, n'avait pu réaliser, sa force spirituelle libérée par la mort va l'accomplir.

Le 8 septembre 1933, six jeunes prêtres recevaient à la basilique de Montmartre l'habit qui n'avait plus été porté depuis 1916, et s'en allaient à El Abiod-Sidi-Cheikh, aux confins du Sahara, installer la première « centrale de prière » dans les ruines d'un fortin désaffecté. Ils sont dix maintenant et derrière eux se groupent de nombreux postulants dont beaucoup ne sont pas prêtres, mais se sentent poussés hors de la vie occidentale par ce besoin de spiritualité qui est actuellement l'espoir du monde.

Il y a également, près de Montpellier, dans une maison où règne la pauvreté, dix femmes, dix « Petites Sœurs » se préparant à partir, elles aussi, vers la grande solitude où, bientôt, trois, cinq peut-être dix foyers rayonnants enverront vers l'Occident, vers la France, les ondes d'énergie spirituelle dont l'action inattendue sera parmi les causes invisibles et profondes du redressement que nous souhaitons tous pour notre pays.

* * *

Vous avez compris, n'est-ce pas, le film puissant et pathétique que peut inspirer la vie de Charles de Foucauld; mais vous en saisissez encore mieux la portée si vous voulez bien comparer dans votre pensée, comme elles le seront dans le film, l'évolution de l'homme et celle de son temps.

L'homme partant d'une jeunesse sceptique et jouisseuse qui incarne si bien le mal du siècle et se spiritualisant peu à peu, pour retrouver enfin dans la vie intérieure la sérénité et la paix.

Le temps, au contraire, se matérialisant chaque jour, perdant tout idéal et toute foi et aboutissant à travers les drames et les scandales financiers à la guerre qui nous a ensanglantés, au désarroi d'où nous ne sommes pas encore sortis.

Puissante opposition d'où jaillit le « drame » au sens grec du mot, le « sujet » auquel la foule ne saurait être insensible, car il correspond à l'angoisse de tous ceux — et ils sont légion — qui cherchent une solution à la crise présente.

Oui, je sais, on me dira : « La foule ne comprend pas les grandes idées ». Peut-être, mais elle les suit toujours lorsqu'elles ont un visage. Elle a toujours aimé les héros et les saints, et la lumineuse figure de Charles de Foucauld en apprenant à tous à vivre courageusement, éclairera pour beaucoup un chemin auquel ils ne songent pas.

Certes, il ne s'agit pas d'aller vivre au désert, mais chacun peut avoir en lui-même son Sahara — ce grand espace de la vie intérieure où l'on retrouve le sens de l'infini qui seul peut éclairer les tristes réalités quotidiennes et où l'on découvre un point d'eau, une source vive : l'idéal chrétien auquel tant de générations ont puisé leur équilibre et où il faudra bien revenir si on veut le retrouver.

Les hommes construisent leur société à leur image, c'est donc en eux-mêmes qu'il importe avant tout de remettre un ordre qui automatiquement se manifestera dans les lois et les institutions. Tel était l'avis du maréchal Lyautey lorsque, le premier, il voulut bien accueillir mon projet avec tout l'enthousiasme de sa grande âme.

« Non seulement, disait-il, il est bon de faire ce film, mais, dans les circonstances actuelles, il est urgent de le réaliser. »

Et, sous l'impulsion du général de Castelnau, avec l'aide de la Fédération nationale catholique, le Comité d'Action Charles de Foucauld s'est mis à la besogne. Or, pour réaliser un film il faut des moyens matériels — de l'argent. Allions-nous demander le concours des éditeurs habituels? Hélas! s'ils ne sont pas tous sectaires, ils sont tous mercantiles et presque tous dangereusement internationaux. Vous ignorez les secrets du cinéma, mais vous pouvez juger à la bassesse du spectacle que les coulisses n'en sont pas toujours propres. Soumettre notre grand projet à la tyrannie d'une pareille mentalité, c'était lui enlever toute sa raison d'être. Il aurait fallu changer d'objectif : remplacer l'idéal par le Commerce, ajouter de petites scènes banales pour corser « l'action », faire de la vie de Charles de Foucauld un roman, peut-être introduire un dancing dans sa jeunesse, sous prétexte de rendre le film commercial — ce qui n'est pas certain, car pour atteindre son plein objet, c'est-à-dire obtenir son plein succès, un film comme *L'Appel du Silence* doit être réalisé en toute indépendance de Foi, de Pensée et d'Art.

D'ailleurs, même si nous avions trouvé un éditeur à l'esprit libéral, nous étions de cette manière dans le domaine des affaires — ce que justement nous voulions éviter.

En effet, l'intention du Comité d'Action Charles de Foucauld est de faire beaucoup mieux qu'une affaire : il veut accomplir une œuvre. Il veut que les recettes produites par les représentations du film lorsque l'année prochaine il passera, nous l'espérons, sur beaucoup d'écrans, constituent une trésorerie sans cesse renouvelée qui lui permettra de faciliter le développement des fraternités sahariennes, des « Centrales de Prière », qui viennent d'être fondées.

Ainsi, après avoir traversé la France d'Occident, l'action de

notre film ira se prolonger parmi les étendues de la France saharienne.

Dans ces conditions une idée s'imposait : réaliser le film de la vie de Charles de Foucauld, par souscription, — comme une statue.

Cela ne s'est jamais fait?

Raison de plus pour le tenter...

Et je suis parti à travers la France, pour expliquer notre projet à tous ceux qui voulaient bien m'entendre.

Soixante-dix-huit fois déjà j'ai parlé de Charles de Foucauld aux auditoires les plus divers de toutes les provinces, et, à ceux qui s'en vont en répétant : « A quoi bon? la Foi est morte », je puis répondre en connaissance de cause : « Ce n'est pas vrai ».

Non, la Foi n'est pas morte dans la France de Jeanne d'Arc et de Foch, et si au fond de bien des cœurs elle couve sous les cendres, il suffit que passe un souffle d'idéal, pour que la flamme jaillisse en un instant. Partout j'ai trouvé les concours les plus enthousiastes, souvent les plus inattendus, et je puis dire aujourd'hui ces mots qui m'étonnent moi-même : « *L'Appel du Silence*, film de la vie de Charles de Foucauld, sera réalisé par la volonté de 100,000 Français (1)! »

LÉON POIRIER.

Un nouveau front

S'il est impossible de prévoir où conduira l'embarras dans lequel l'Angleterre se trouve prise, il est certain qu'une conséquence restera acquise et il importe à l'opinion publique anglaise d'y être préparée. A l'avenir, la Grande-Bretagne se trouvera devant ce que l'on peut appeler en termes généraux « un nouveau front » : le front de la Méditerranée. Dorénavant la Méditerranée sera nécessairement, pour nous, une inquiétude et une préoccupation constantes.

Pendant la durée de deux vies humaines la situation de la puissance anglaise en Méditerranée fut à la fois statique et sûre. Pendant la durée d'une vie humaine elle fut acceptée comme la voie vers les Indes, et la garde de cette voie ne connut aucun défi. Les hommes étaient devenus tellement accoutumés à cet état de choses qu'ils en étaient arrivés à le croire naturel. Après la défaite française de 1870 et la sage décision de Bismarck de ne pas affronter l'Angleterre sur mer, la mainmise de l'Angleterre sur les endroits détenus dans la Méditerranée, à mi-chemin de la route maritime des Indes, devint une chose reçue. L'Egypte et le canal de Suez furent repris, l'opération étant effrontément masquée par diverses formules. Personne qui ne crut que la possession de Malte ne fût assurée pour un temps indéfini. Gibraltar, bien que n'ayant pas conservé son ancienne valeur stratégique du fait de l'évolution des armements, n'en était pas moins plus qu'un symbole dans cette chaîne vitale de communications. Après l'arrangement avec la France, qui donnait le Maroc à ce pays et mettait fin aux griefs persistants et futiles à propos de l'Egypte, disparut la dernière opposition légère à une situation acceptée.

Tout cela n'est plus. La question méditerranéenne a été ouverte d'une manière nouvelle plus dangereuse. Nécessairement cette

(1) A l'issue de cette conférence, de très nombreux auditeurs ont répondu généralement à l'appel de M. Poirier. La souscription reste ouverte. Les dons sont reçus avec reconnaissance au siège du Comité d'Action Charles de Foucauld, 31, boulevard de La Tour-Maubourg, Paris (7^e).

partie de l'Europe verra s'opérer une plus grande concentration de puissance navale anglaise et peut-être aussi de puissance terrestre anglaise — pour autant que celle-ci puisse être accrue. Une lutte inévitable est déclenchée pour la possession de ce qui était cru acquis de façon permanente.

Voilà l'un des fruits, et peut-être bien le fruit principal, de la nouvelle politique anglaise qui débuta par l'accord naval avec le Reich au printemps dernier et qui continue avec la violente querelle contre l'Italie à propos de l'Abysinie.

* * *

Examinons cette situation nouvelle dans sa portée purement stratégique.

D'abord quant aux fronts terrestres. Avant que naquît cette situation nouvelle, en tout cas avant la Grande Guerre, le point capital de la politique anglaise avait été d'éviter les fronts terrestres. La Grande-Bretagne dépendait d'une invincible maîtrise des mers. Elle servit à l'acquisition de territoires qui étaient virtuellement insulaires. Il y avait un front terrestre au nord-ouest de l'Inde qui ne cessa de causer de l'anxiété, mais il était fort distant de toute base hostile et, entre lui et la puissance russe si longtemps redoutée, il y avait un dédale de pays montagneux sans communications suffisantes pour la marche d'une armée de quelque importance. L'Égypte était en sécurité par le désert à l'ouest et à l'est, car on n'imaginait pas qu'un danger sérieux pût surgir à l'est, par la bande la plus étroite et mal pourvue d'eau. A l'ouest il y avait l'infranchissable étendue lybienne. Tous les points mineurs isolés tels que Aden semblaient à l'abri d'attaques terrestres ou étaient réellement des îles. On peut dire que, pratiquement, l'Angleterre n'avait à considérer aucun point vulnérable qui ne pût être défendu par sa flotte.

Par l'annexion de la Palestine, cette longue politique se trouva changée. L'Angleterre se créa un front terrestre sur la ligne artificielle qui divise la Syrie. La querelle à propos de l'Abysinie naquit en partie de la peur d'un nouveau front terrestre naissant dans le sud de l'Égypte et menaçant le Soudan.

Un autre front terrestre risque-t-il de se former à l'ouest de l'Égypte sur la côte africaine? La saillie fertile et habitable de la Cyrénaïque a entre elle et Alexandrie (450 miles) une communication le long de la côte. Pour un tiers du parcours, il y a un chemin de fer; pour les deux tiers, jusqu'à la frontière italienne à Sollum, il y a une route pour gros transports automobiles. Le tiers restant du parcours total est sur territoire italien. Entre Sollum et la partie habitable de la Cyrénaïque il y a une route qui, si elle ne l'est pas encore, peut-être rendue utilisable au gros charroi par autos. Tout cela peut être bombardé par mer. Si l'approvisionnement en eau ne fait pas défaut, il est limité et les points d'eau sont éloignés les uns des autres. Toutefois, quand la partie italienne du parcours disposera d'une bonne route, il y aura là un chemin d'approche, encore que difficile. Il y aura là quelque chose chose comme un nouveau front terrestre. Seuls ceux qui y furent voir peuvent juger de son importance, mais de sa potentialité future témoigne la récente concentration des forces italiennes à l'extrémité ouest de la ligne.

Quant à l'air, tout le monde admet que l'arme nouvelle dont personne ne rêvait quand s'établit la domination anglaise en Méditerranée, est une menace. Mais personne n'en connaît l'importance. Elle dépend de la comparaison, non encore essayée et toujours débattue, entre les forces aériennes et les forces navales. Elle dépend aussi de la comparaison tout à fait inconnue entre les hommes et le matériel des forces aériennes de l'Angleterre et de l'Italie. La possession italienne des îles grecques dans le coin sud-ouest de l'Asie Mineure met l'aviation italienne à

proximité dangereuse du Delta. Danger plus grand encore d'une force aérienne s'envolant de la côte africaine vers l'ouest. Actuellement le passage entre la Sicile et la côte tunisienne est devenu un détroit, si l'attaque aérienne contre des navires est capable de réaliser ce que prétendent les avocats de l'aviation. Si ce passage-là devenait difficile, la force navale anglaise en Méditerranée serait coupée en deux.

Peut-être la principale conséquence de la nouvelle situation sera-t-elle un renforcement continu des arguments en faveur d'une coopération entre la Grande-Bretagne et la Prusse. Une pareille alliance est dans l'air — beaucoup d'Anglais l'ont estimée finalement inévitable — depuis l'entente avec Berlin au sujet de la puissance navale dans la mer du Nord. Si, à l'avenir, la Méditerranée absorbait une concentration croissante de la puissance navale anglaise, il y aurait une tendance correspondante de fortifier l'Angleterre par une alliance avec la nouvelle puissance navale allemande dans le Nord afin de libérer le plus d'unités navales possible pour renforcer le Sud.

Il ne serait pas surprenant qu'un tel réarrangement des forces armées en Europe fût le principal résultat de la querelle avec l'Italie. Que cette querelle soit vidée demain, par des concessions réciproques ou par une guerre, cette nouvelle situation n'en demeurera pas moins, sauf si, hypothèse très improbable, une guerre anglo-italienne était poussée jusqu'à la destruction totale de l'un des antagonistes.

HILAIRE BELLOC.

Le bon fleuve

Toute sa vie, la petite Lan Ying l'avait passée entre son père, sa mère et ses trois plus jeunes frères au bord du fleuve qui leur venait en aide de bien des manières; aussi l'appelaient-ils le bon fleuve, bien que son nom fût Yangtse ou Fils de l'Océan. Ses eaux se gonflaient au printemps à la suite des fontes des neiges provenant d'une centaine de montagnes au milieu desquelles il prenait sa source. Cette question de source préoccupait Lan Ying pendant ses heures de rêverie, tandis qu'elle surveillait le filet à poissons de son père. Le fleuve à ses pieds coulait si large, profond et jaune, sous le grand filet tendu entre les perches de bambou, qu'elle trouvait incroyable qu'il eût commencé par n'être qu'un mince filet d'eau dégringolant d'une falaise rocheuse, ou un simple ruisseau paresseux traversant un désert de sable. Sa seule manière de l'imaginer était de songer à son frère, né trois ans auparavant. Elle le trouvait si petit, si différent d'un homme, et pourtant elle savait qu'il se développerait, de même que le fleuve qui avait grandi au point de mériter ce nom de Fils de l'Océan.

Assise auprès du filet, Lan Ying attendait patiemment l'heure de tirer sur la corde pour le relever et ses yeux se fixaient au delà. Elle ne voyait de la rive opposée qu'une raie de vert limpide. Par les matinées brumeuses on ne l'apercevait même plus et Lan Ying aurait aussi bien pu se croire au bord d'un océan boueux. Elle passait presque toutes ses journées auprès du grand fleuve qu'elle finissait par considérer comme un être vivant. Son père n'était pas pêcheur de profession. En sa qualité de fermier, il cultivait du riz et du blé dans des champs d'un arpent ou deux qui bordaient la rive et remontaient à l'intérieur des terres vers la colline sur laquelle le hameau était construit.

Lan Ying y vivait avec les siens et quelques autres familles de cultivateurs. Tous avaient des filets que les enfants ou les vieux grands-pères trop âgés pour travailler aux champs venaient surveiller. Le poisson rapportait quelques sous, à dépenser les jours de fête; il payait l'encens à brûler devant les dieux et même des vêtements; de plus, il fournissait une chair excellente.

Lan Ying se leva brusquement de son petit escabeau de bambou et tira de toutes ses forces sur la corde. Le filet remonta lentement. Parfois il était vide, ou bien il contenait un peu de menu fretin qu'elle recueillait à l'aide d'une grande cuiller à long manche. De loin en loin il s'y trouvait un gros poisson. Cette fois-ci quelques gardons étincelaient seuls dans le filet. Elle se pencha pour les ramener. Sa mère les fixerait un à un par des éclats de bambou sur une planche recouverte d'un morceau de natte. Une fois séchés au soleil et salés, ils seraient excellents à manger avec le riz du matin. Lan Ying abaissa doucement le filet et s'assit de nouveau.

Parfois le temps lui paraissait très long dans sa solitude. Elle venait aussitôt son premier déjeuner et ne rentrait qu'à midi. Mais elle préférait cette occupation à celles qu'on impose en général aux enfants des fermes riveraines. Elle aimait mieux cela que de mener paître le buffle et de rester à califourchon toute la journée sur son dos poilu et dur, comme le faisait son second frère, ou de garder les canards dans les petites anses le long du rivage à la place de l'aîné. Le mouvement du fleuve lui tenait compagnie. Les bateaux glissaient devant elle et les bandes de canards sauvages descendaient en masse le courant, balancés sur l'eau. Il y avait toujours quelque chose à voir. Les embarcations étaient très variées, depuis les petits bateaux de pêche jusqu'aux jonques à voile dont les yeux peints sur la proue la dévisageaient, et de loin en loin des vaisseaux étrangers défilaient, affleurant l'eau, et ceux qui marchaient à la vapeur lançaient des jets de fumée. Elle les détestait, et le fleuve les haïssait aussi. Sur leur passage, il se gonflait chaque fois de vagues furieuses qui s'agitaient d'avant en arrière et menaçaient de faire chavirer les barques; les pêcheurs criaient et invectivaient les bateaux étrangers. En constatant la colère du fleuve, Lan Ying se fâchait elle aussi et se précipitait pour maintenir son filet en place. Elle y trouvait souvent du poisson que la frayeur y précipitait; et Lan Ying, à la vue des grosses bêtes argentées qui se débattaient entre les mailles, rendait grâce au fleuve qui lui envoyait cette belle proie. C'était un bon fleuve. Il procurait la nourriture du sol et la chair de ses eaux. Lan Ying, qui vivait à ses côtés, le considérait en quelque sorte comme un dieu, et à force de le contempler, jour après jour, elle apprit à lire sa face et à connaître son humeur quotidienne.

C'était en effet le seul livre qu'elle pût déchiffrer, car elle ne songeait nullement à aller en classe. Il n'y avait pas d'école dans le hameau, mais seulement en ville, où se trouvait le marché et où Lan Ying accompagnait sa mère une fois par an. C'était jour de foire et de congé; cependant elle avait lancé un regard curieux dans la salle, avec ses bancs vides, ses tables et ses images pendues aux murs. La première fois elle avait demandé à sa mère :

— Que fait-on ici?

Et la mère avait répondu : « Ils apprennent dans des livres. »

Lan Ying ignorait ce qu'est un livre, et elle dit, très intriguée :

— As-tu appris quand tu étais enfant?

— Non, vraiment! s'écria sa mère. Quand aurais-je trouvé du temps pour ces sornettes? J'ai mon travail. Il n'y a que les paresseux qui vont à l'école — les citadins et les gens de cette espèce. Il est vrai que mon père avait songé à y envoyer mon frère à cause du qu'en-dira-t-on. Il était orgueilleux et il pensait que cela ferait bien si quelqu'un dans la famille savait lire et écrire. Mais au bout de trois jours mon frère se lassa de rester

assis et il supplia pour ne pas retourner en classe. Il pleura et bouda tellement que mon père le laissa tranquille.

Lan Ying réfléchit un moment et demanda encore :

— Est-ce que tous les gens de la ville apprennent dans les livres, même les filles?

— J'ai entendu dire que c'était la nouvelle mode, dit la mère en déplaçant la charge de coton qu'elle avait filé et allait vendre au marché. Mais à quoi cela sert-il pour une fille, je me le demande. Cela ne change pas ses travaux : la cuisine, la couture, filer et veiller au poisson; une fois mariée elle continue et en plus elle porte ses enfants. Les livres ne procurent aucun secours à une femme. Et elle hâta le pas, car elle sentait peser la charge sur son dos. Lan Ying se pressa un peu; elle aperçut de la poussière sur ses souliers neufs, se baissa pour les épousseter et oublia les livres.

Elle n'y songa pas davantage lorsqu'elle revint au bord de l'eau. Les livres, en effet, n'avaient rien à faire dans sa vie auprès du bon fleuve. Relever le filet et l'abaisser de nouveau, rentrer chez elle le soir et faire brûler l'herbe dans le four d'argile sous les deux chaudrons de fer dans lesquels chauffait le riz du souper, puis manger ce riz avec un peu de poisson si le fleuve s'était montré généreux ce jour-là, courir rincer les bols au bord de l'eau et revenir avant la nuit noire pour se faufiler dans son lit puis, une fois couchée, écouter le murmure du flot fuyant entre les joncs. Sa vie habituelle n'était composée que de cela. Les jours de fête ou de foire apportaient seuls un peu de diversion, mais simplement pour quelques heures.

* * *

Une vie semblable était monotone, mais pleine de sécurité. Parfois Lan Ying entendait son père raconter qu'en ville, où il allait souvent vendre ses choux et son grain, on parlait de famine dans le Nord, causée par la sécheresse, et il ajoutait invariablement :

— Vous voyez combien c'est beau de vivre auprès d'un bon fleuve! Qu'il pleuve ou non, cela ne fait rien, nous n'avons qu'à tremper nos seaux dans la rivière et à y puiser l'eau pour nos champs. Notre bon fleuve nous l'amène de cent vallées, et nous nous moquons bien de la pluie.

A ces mots, Lan Ying songeait que leur vie était la meilleure qu'on pût avoir sur terre, et dans un si bel endroit, où les champs restent fertiles, les saules demeurent verts et les roseaux continuent à pousser dans les profondeurs, très touffus et bons à brûler. Tout cela, le fleuve le leur procurait. Non, jamais, elle ne s'en écarterait, tant qu'elle vivrait.

Mais un certain printemps le fleuve se transforma. Qui aurait pu prévoir ce changement? C'était le premier depuis tant d'années toujours semblables. Lan Ying, assise auprès du filet, assista à cette transformation. Il est vrai qu'en cette saison les eaux avaient l'habitude de grossir et de monter le long des berges d'argile. Seulement cette fois-ci l'eau jaune tournoyait en roues énormes qui se précipitaient contre les bords avec une telle violence que des blocs entiers frémirent, se détachèrent de la terre ferme et s'enfoncèrent dans le fleuve qui les happa triomphalement. Le père de Lan Ying vint enlever le filet et le mettre dans une anse de crainte que le sol sur lequel sa fille était assise ne cédât et qu'elle ne fût entraînée. Pour la première fois de sa vie, Lan Ying avait un peu peur du fleuve.

Et les eaux demeurèrent à l'époque où elles se retirent d'habitude. Les neiges des sommets étaient fondues cependant; on atteignait l'été et avec le vent chaud le fleuve aurait dû s'étaler tranquille et uni sous le ciel brillant. Loin de se calmer, il se précipitait, comme alimenté par un océan secret et inépuisable. Des marins descendant des gorges supérieures, leurs embarcations maltraitées par les rapides gonflés, parlaient d'averses torrentielles

durant des jours et des semaines, alors que la saison des pluies était passée. Les gaves des montagnes et les petites rivières, grossies de la sorte, se déversaient dans le fleuve et le maintenaient débordant et furieux.

Le père de Lan Ying recula encore un peu le filet et la jeune fille, lorsqu'elle se trouva seule, évita de regarder fleuve. Les yeux fixés sur les champs, elle lui tourna le dos; elle avait vraiment peur à présent.

Car c'était un fleuve cruel. Tout le long des brûlants mois d'été il ne cessa de monter; chaque jour un pied, deux pieds. Il se répandit sur les champs de riz, couvrit les tiges à demi poussées et détruisit tout espoir de récolte. Il gonfla les canaux, les ruisseaux et les fit déborder. On ne parlait que de digues rompues, de murailles d'eau qui se précipitaient dans les riches et profondes vallées, d'hommes, de femmes et d'enfants entraînés et engloutis.

Le père de Lan Ying ramena le filet tout à fait en arrière car la petite anse débordait à son tour. Il le recula plus d'une fois, maudissant le fleuve et marmottant :

— Notre fleuve est devenu fou!

Il dut finir par attacher la poignée du filet à l'un des nombreux saules entourant l'aire qui servait aussi de cour à la maison de Lan Ying. L'eau montait jusque là et le petit village composé d'une demi-douzaine de maisons de terre aux toits de chaume n'était plus qu'un flot entouré des flots jaunes du fleuve. Tout le monde dut se mettre à pêcher, car il n'était plus question de cultures.

Il semblait impossible que le fleuve dépassât ce niveau. La nuit, Lan Ying pouvait à peine dormir; le courant venait si près de son lit. Au début, elle n'arrivait pas à croire qu'il se rapprocherait encore. Mais elle lisait l'effroi dans les yeux de son père et il était évident que l'eau continuait à monter. Avant-hier n'atteignait-elle pas le milieu de l'aire? Oui, elle gagnait encore. Dans trois jours, elle serait dans la maison.

— Il faut aller sur la digue la plus retirée, déclara le père de Lan Ying. Une fois déjà, à l'époque du père de mon père, j'ai entendu dire que la même chose s'était passée, et ils durent tous se réfugier sur cette digue que l'eau n'atteint pas une fois en cinq générations. C'est une malédiction que cela tombe de notre vivant.

Le plus jeune des garçons se mit à hurler, effrayé tout à coup. Tant que le toit de leur maison abritait leurs têtes et que ses murs les entouraient, il trouvait simplement étrange de se voir environné d'eau, et de se sentir perché comme sur un bateau. Mais il ne supportait pas l'idée de partir et d'aller vivre le long d'une digue. Lan Ying pleura par sympathie, attira son frère à elle, et lui appuya la tête contre sa poitrine.

— Est-ce que je pourrai emmener ma chèvre noire? demanda-t-il au milieu de ses sanglots.

Tout bébé il avait choisi cette chèvre noire parmi les deux ou trois que gardait son père.

— Nous les emmènerons toutes, répondit celui-ci d'une voix forte, et lorsque sa femme demanda : « Mais comment leur faire traverser cette étendue d'eau? » il dit simplement :

— Il faudra bien y arriver car elles nous serviront de nourriture.

Donc, ce même jour, le père enleva la porte de dessus ses gonds de bois, la lia, y fixa les lits de bois et la table et attacha ce radeau rudimentaire à la petite barque qu'il possédait. Lan Ying, sa mère et les trois garçons montèrent sur le radeau. Maintenu par une corde, le buffle dut suivre à la nage ainsi que les canards et les quatre oies. Les chèvres grimpèrent auprès de la famille. Lorsqu'ils quittèrent la maison, le chien jaune s'élança derrière eux, et Lan Ying s'écria : « Oh! mon père, regarde, Lobo veut venir avec nous! »

Mais le père secoua la tête et continua à ramer :

— Non, dit-il, Lobo doit se tirer seul d'affaires, à présent, et se procurer sa nourriture, s'il demeure en vie.

Cela sembla cruel à Lan Ying et son frère aîné déclara :

— Je lui donnerai la moitié de mon bol de riz.

Le père cria alors d'une voix qui paraissait courroucée :

— Du riz! Quel riz? L'inondation en fait-elle pousser?

Les enfants gardèrent le silence. Ils ne comprenaient pas, mais ils se sentaient effrayés; le riz ne leur avait jamais manqué. Le fleuve du moins leur en donnait tous les ans. Lobo se fatigua et nagea de plus en plus lentement, s'éloignant toujours davantage. Il vint un moment où on ne distingua plus sa tête jaune des flots de même couleur qui l'entouraient.

A travers des milles de cette étendue d'eau, ils atteignirent la digue intérieure. Elle se dressait comme une crête contre le ciel et paraissait être un paradis de sécurité. De la terre, de la bonne terre sèche! Le père de Lan Ying attacha son radeau à un arbre et ils grimpèrent sur la digue.

Mais beaucoup de gens étaient arrivés avant eux. Tout le long de la jetée se voyaient des huttes faites de nattes, des meubles qu'on avait sauvés : des bancs, des tables, des lits, et le terrain était couvert de monde. Car cette digue intérieure elle-même n'avait pas tenu complètement contre l'eau. Depuis un siècle le fleuve ne l'attaquait plus et en beaucoup d'endroits les gens avaient oublié la menace et cessé d'entretenir solidement ce rempart. Le fleuve s'était frayé une voie à travers les points faibles, balayant même les bonnes terres en arrière. Après quoi la digue ressembla à une île; elle demeura ferme, et une foule venue de partout s'y accrocha.

Non seulement les êtres humains s'y réfugiaient, mais aussi les bêtes sauvages; les rats des champs et les serpents y affluèrent. Partout où les arbres émergeaient, les serpents grimpaient et se suspendaient aux branches. Au début les hommes s'attaquèrent à eux, les massacrèrent et jetèrent leurs corps dans l'eau. Mais les serpents continuaient à monter, et on finit par les laisser faire, se bornant à tuer les plus dangereux.

Lan Ying vécut là avec sa famille, l'été et l'automne. Le panier de riz qu'ils avaient apporté était mangé depuis longtemps. Le buffle était mort. On s'en était nourri et Lan Ying avait vu son père se retirer à l'écart et s'asseoir au bord de l'eau, après avoir tué l'animal. Elle s'était approchée et il l'avait rabrouée d'un ton bourru. Sa mère l'avait appelée aussitôt et lui avait dit tout bas :

— Ne vas pas auprès de lui en ce moment. Il se demande s'il pourra labourer plus tard, sans son buffle.

— Et comment fera-t-il? dit Lan Ying étonnée.

— Comment, en effet? répéta sa mère, l'air farouche en dépeçant la viande.

Il semblait vraiment impossible que le bon fleuve eût fait tout cela. Ils avaient mangé les chèvres avant le buffle et le petit garçon n'osa même pas se plaindre de la disparition de sa bête bien-aimée. A présent ils avaient l'hiver devant eux.

Le jour prévu finit par arriver : toute la nourriture était épuisée. Que devenir? Ils n'avaient que les filets de pêche. Mais le fleuve n'envoyait pas de gros poissons dans les eaux stagnantes de l'inondation. Il restait seulement des crevettes et des crabes qui grimpaient lentement le long des remblais boueux. Partout c'était la même chose. Chaque famille vivait repliée sur elle-même, préservant son dernier morceau, n'avouant à personne ce qu'elle possédait encore. Et ceux qui avaient de minces réserves les mangeaient en secret, la nuit, de crainte d'être forcés de les partager. Mais ces maigres vivres disparurent bien vite et il ne resta réellement cette fois que les crevettes et les crabes, qu'on dut avaler crus faute de combustible. Au début, Lan Ying

s'y refusa — elle préférait mourir de faim. Son père ne dit rien, et il se contenta de la regarder avec un sourire assez sombre, quand après avoir jeûné un jour elle choisit dans le tas une crevette qui ne bougeait plus.

— Au moins je ne les mangerai pas vivantes, murmura-t-elle.

Les journées se succédèrent. L'hiver approchait avec ses vents froids et ses nuits de gelée subite. Quand il pleuvait, trempés jusqu'aux os, ils se pressaient les uns contre les autres, comme des moutons. Mais il pleuvait rarement, et le lendemain ils séchaient leurs vêtements au soleil. Lan Ying devint très maigre, si maigre qu'elle avait toujours froid. Elle examinait tous les siens : ses frères, décharnés eux aussi, ne parlaient pas et ne jouaient jamais. Seul, l'aîné se dirigeait lentement vers le bord de l'eau quand son père l'appelait pour lui aider à pêcher la ration de crevettes. Lan Ying vit la figure ronde de sa mère se creuser et pâlir, ses mains rouges avec des fossettes aux articulations prendre l'aspect de mains de squelette. Malgré tout, la mère gardait sa bonne humeur et répétait souvent :

— Quelle bénédiction d'avoir des crevettes et d'être tous assez vigoureux pour résister!

Il est vrai que beaucoup de réfugiés sur la digue étaient morts. Il n'y avait plus de foule, et ceux qui restaient ne manquaient pas de place.

Aucun bateau n'apparaissait. Lan Ying, qui demeurait assise par habitude à contempler l'eau, songeait à tous ceux qu'elle avait vus passer devant elle dans une de ses journées de pêche. Cela semblait appartenir à une autre vie. Avait-elle jamais mené une existence différente de celle-ci? N'était-ce pas tout ce qui subsistait d'un monde, cette petite poignée de gens perchés sur ce morceau de terre, parmi les flots?

Parfois les hommes parlaient faiblement entre eux, comme s'ils sortaient d'une longue maladie, car personne n'avait conservé son timbre de voix habituel. Ils s'entretenaient de ce qu'ils feraient lorsque l'eau se retirerait, comment ils se procureraient des animaux pour atteler à leurs charrues, et le père de Lan Ying répétait toujours d'un air sombre :

— Je m'attellerais bien moi-même à ma charrue, et je suis certain que ma vieille s'y mettrait pour une fois; mais à quoi bon labourer s'il n'y a pas de semence à donner à la terre? Et où en prendre? Il n'en reste plus un seul grain?

Lan Ying se mit à rêver à la venue des bateaux. Sûrement quelque part dans le monde il y avait encore des gens qui possédaient du grain. Si elle voyait arriver un navire! Chaque jour elle examinait les eaux plus attentivement. S'il en venait un, songeait-elle, il contiendrait au moins un être humain qu'on pourrait appeler pour lui dire : « Sauvez-nous, car nous mourons de faim ici, nous n'avons mangé que des crevettes crues depuis bien des jours. »

Et si lui-même ne pouvait pas les secourir, il retournerait du moins et préviendrait quelqu'un. C'était leur seul espoir. Elle se mit à prier le fleuve d'envoyer un bateau. Chaque jour elle le priait, mais rien ne venait. Il est vrai qu'une fois elle aperçut la forme d'une petite embarcation à l'horizon, à l'endroit où l'eau jaune paraît sombre contre le ciel bleu, mais l'apparition se fondit avec le ciel sans se rapprocher.

Cette vue cependant l'avait réconfortée. La chose pourrait bien se reproduire. Elle demanda timidement à son père :

— Si un bateau arrivait...

Mais il ne la laissa pas poursuivre. Il l'interrompit avec tristesse :

— Mon enfant, dit-il, qui peut savoir que nous nous trouvons là? Nous sommes à la merci du fleuve.

Elle n'ajouta rien, mais elle n'en continua pas moins son guet vigilant.

Un jour, elle aperçut tout à coup une embarcation se profiler,

noire et nette, contre le ciel. Elle l'observa sans mot dire et attendit, de crainte que la vision ne s'évanouît, comme la première. Mais celle-ci demeura. Elle grandit; on la distingua de mieux en mieux. Lan Ying patienta encore. Enfin le bateau fut assez près pour lui permettre de voir qu'il contenait deux hommes. Elle alla trouver son père. Il dormait comme le faisaient les autres quand ils le pouvaient, pour oublier les tiraillements de leur ventre. Elle le secoua; un peu essoufflée, elle saisit sa main pour le réveiller. Elle se sentait défaillir et elle était trop faible pour crier. Il ouvrit les yeux.

— Un bateau arrive! dit-elle en respirant avec peine.

Il se leva, sans forces lui non plus, si bien qu'il en devenait maladroit et trébuchait. Il examina la surface des eaux. Une embarcation était là, elle approchait réellement. Le père retira sa veste bleue et la secoua d'un geste débile; ses côtes nues ressortaient comme celles d'un squelette. Les hommes du bord appelèrent. Mais pas un de ceux qui se trouvaient à terre ne put répondre, tant leur faiblesse était grande.

Le bateau aborda. Les hommes l'amarrèrent à un arbre et s'élançèrent sur la digue. Lan Ying les dévisagea et songea qu'elle n'en avait jamais vu de semblables; si gras, si bien nourris. Ils parlaient d'un ton jovial. Que disaient-ils?

— Oui, nous avons de la nourriture. Pour tout le monde, parfaitement. Nous recherchions des gens dans votre cas. Depuis combien de temps êtes-vous ici? Quatre mois. Quelle pitié! Tenez, mangez ce riz que nous apportons cuit! Oui, oui, il y en a d'autre! Et voici de la farine de froment. Mais n'allez pas trop vite. Souvenez-vous qu'il faut manger très peu tout d'abord, et davantage ensuite.

Lan Ying ouvrit de grands yeux lorsqu'ils se précipitèrent dans le bateau et revinrent chargés de gruau de riz et de pains de farine de blé. Elle tendit la main malgré elle, sa respiration était courte comme celle d'un animal épuisé. Elle ne se rendait compte de rien sinon qu'elle pouvait enfin manger — qu'il fallait qu'elle mangeât. L'un des hommes rompit un pain et lui en donna un morceau. Elle y enfonça les dents et s'assit brusquement sur le sol, oubliant tout, l'esprit concentré sur ce morceau de pain qu'elle tenait. Chacun en fit autant et ainsi ils mangèrent. Lorsqu'il n'y eut plus personne à servir, les deux hommes se détournèrent comme s'ils ne pouvaient pas supporter la vue de ces affamés en train de se nourrir. Personne ne parlait.

Non, il y eut un long silence jusqu'à ce que l'un d'eux, n'osant pas se hasarder à manger davantage, observât :

— Voyez ce pain, comme il est blanc! Je n'ai jamais vu de blé donner du pain aussi blanc!

Ils regardèrent tous, et c'était vrai; ce pain était blanc comme de la neige. L'un des hommes du bateau expliqua :

— C'est du pain, dit-il, fait avec une farine qui vient d'un pays étranger... Ils ont appris là-bas ce que le fleuve avait fait et ils nous ont envoyé cette farine.

Chacun examina les morceaux qui restaient, et les hommes chuchotaient entre eux, admirant la blancheur et le bon goût de ce pain; il semblait qu'ils n'en avaient jamais mangé de meilleur. Le père de Lan Ying leva la tête tout à coup :

— Je voudrais avoir un peu de ce blé pour mes terres quand les eaux se retireront. Je n'ai pas de semence.

Et l'autre répondit de bon cœur :

— Vous en aurez, vous en aurez tous!

Il disait cela inconsidérément, comme s'il s'était adressé à un enfant, car il ignorait ce que cela signifiait pour des fermiers, de s'entendre dire qu'ils pourraient semer de nouveau. Mais Lan Ying était la fille d'un cultivateur et elle comprit. Elle regarda furtivement son père et elle vit qu'il avait détourné la tête et gardait un sourire fixe, mais ses yeux étaient remplis

de larmes. Elle aussi en sentit monter dans sa gorge, qui l'étranglaient; elle se leva et tira la manche de l'un des hommes. Il abaissa son regard vers elle et lui demanda :

— Qu'y a-t-il, ma petite?

— Le nom, murmura-t-elle, quel est le nom du pays qui nous a envoyé ce beau froment.

— L'Amérique! répondit-il.

Elle se traîna un peu plus loin et, incapable de continuer à manger, elle restait assise à regarder les flots et tenait le précieux morceau de pain. Elle le tenait serré bien qu'on lui en eût promis d'autre. Elle se sentit soudain défaillir, la tête lui tournait. Elle en prendrait un peu plus quand elle le pourrait, mais très peu à la fois. Ce bon pain! Elle contempla le fleuve, sa frayeur disparue. Bon ou mauvais, ils avaient de nouveau du pain. Elle murmura tout bas :

— Il ne faut pas que j'oublie ce nom : l'Amérique (1)!

PEARL BUCK.

(Traduction de GERMAINE DELAMAIN.)

En quelques lignes...

Congrès de pipelettes

Récemment, les pipelettes parisiennes tinrent leur congrès. M^{mes} Mignolet et Cordon réclamèrent un peu plus de beurre dans leurs épinards, un peu moins de contrainte dans leurs loges. Et elles n'eurent pas tort! Car, entre toutes les professions, celle de carrière sous l'escalier, est une des plus méritantes et des plus mal payées. Il y a le denier à Dieu, que ma concierge appelle pittoresquement « le dernier adieu ». Il y a, par-ci par-là, un pourboire capricieux. Mais, qui voudrait passer des nuits d'insomnie, à la merci des coups de sonnette, pour un si chétif profit?

De fait, dans beaucoup d'immeubles, la mère Cordon ne tire plus le cordon. Il suffit de presser sur un bouton plus ou moins apparent et la porte cède.

Une des résolutions les plus importantes des concierges parisiens, ce fut au sujet des indications qu'on exige d'eux. A propos de tout, on leur tire les vers du nez. C'est la police qui s'inquiète d'un paroissien qui ne lui paraît pas très catholique. C'est un fournisseur qui a la puce à l'oreille sur la solvabilité d'un débiteur. C'est une femme jalouse. C'est Sganarelle qui veut connaître toute l'étendue de son malheur. Tant il est vrai que la loge est transformée en une agence de renseignements.

Ces inquisitions sont-elles légales? Pour la police, oui! Mais, quand elles ne proviennent que d'un zèle commercial ou autre? Et qui peut contrôler ces renseignements donnés à la volée, et dont la tendance, bonne ou mauvaise, dépend le plus souvent de la générosité du locataire? S'il arrondit le terme d'un bon pourboire, c'est un ange. Mais, s'il est strict et empoche pièces et monnaie, c'est un anarchiste, un Lovelace, un type à surveiller.

Lors de leur dernier congrès, pipelets et pipelettes parisiens ont résolu de refuser désormais ces renseignements officieux. Ils garderont le bec cousu. Mais, il y a le plaisir de parler, et celui de médire, qui sont humains et féminins!...

(1) Extrait d'un recueil de nouvelles de PEARL BUCK, *La première femme de Juan*, qui paraîtra à la librairie Stock, à Paris.

Congrès d'ouvreuses

Et il y a eu le Congrès des ouvreuses. Ce sont les pipelettes comiques et tragiques. A vrai dire, en ce temps de crise, ces anges en fontanges n'ouvrent guère de baignoires. Les petits coussins gisent, inoccupés. Les lorgnettes dorment, sous leur paupière de chagrin. Le marchand de sucre d'orge ou de programmes n'a d'autres ressources que de déguster ou de lire sa propre marchandise. Les gens, de plus en plus, désertent le théâtre pour le ciné. D'où les doléances des ouvreuses parisiennes. Que réclament-elles? La liberté du pourboire. Et elles expliquent :

— Nos directeurs nous font une loi de ne pas importuner le spectateur. Nous devons accepter ce qu'il nous donne. Si c'est peau de zébie, tant pis pour nous! Si nous grommelons, c'est un cas d'exclusion. Mais, à la fin de la soirée, ce directeur, si strict sur les pourboires, en réclame, à son tour, la plus grosse part. Car, nous achetons notre soirée, comme les garçons de café achètent le service à la terrasse. Avant que d'avoir reçu un sou, nous devons déjà une assez forte somme. Comment concilier cette modération avec les exigences du directeur? Moins nous avons de spectateurs à caser, plus nous devons les pressurer pour payer notre taxe. C'est mathématique!

Il faut le reconnaître, les ouvreuses ont raison. Elles font, sous les enseignes de la gaieté, un métier de chien. De vieilles femmes se couchent à l'aube, heureuses quand elles rapportent au triste logis quelques piécettes, non pour boire, mais pour manger. Tout cela est très mal organisé. C'est une sorte de mendicité. Mais, que mettre à la place? Peut-être pourra-t-on supprimer quelques-unes de ces ouvreuses, et les ramener au *quantum* des spectateurs?

Mais, il y a des théâtres, où, si vous supprimez les ouvreuses, il n'y aura plus personne dans la salle. Comme il y a des revues, où, si les rédacteurs ne s'abonnaient pas, il n'y aurait pas d'abonnés.

Congrès de roses

C'est la princesse de Broglie qui a décroché la médaille d'or, au concours de beauté de Bagatelle. Une princesse qui consent à affronter des roturières dans la lice, quelle déchéance! Et puis, une princesse a-t-elle besoin de beauté? On connaît la boutade : « Pour un calicot, une princesse a toujours vingt ans ».

Une princesse, en nos âges pratiques, a d'abord besoin d'un sac. Il faut fumer ses terres. La médaille d'argent est allée à lady Franck Kant. Car le concours était international.

Que feront de leur médaille les lauréates? On les a épinglées, ces médailles d'or et d'argent, dans la mousse, au pied des vases où ces fleurs épanouissent leurs corolles. Car, j'aime mieux vous le dire tout de suite, il s'agit d'un concours de roses. Et déjà la princesse de Broglie et lady Franck Kant sont en train de s'effeuiller.

Donner son nom à une fleur éphémère, est-ce une forme de la gloire? C'est, en tout cas, une forme de la mode. Mais, la mode, est-ce un synonyme de la gloire? Oui, dans le temps, sinon dans l'éternité. Tout est relatif en cette courte vie. Et la vie d'une églantine est une épilepsie. Elle s'ouvre au hanneton. Elle exhale son âme éphémère. Elle se fâne. « De mémoire de rose, remarquait Fontenelle, on n'a jamais vu mourir un jardinier ». Par rapport à la rose, nous sommes immortels. J'entends : l'homme moyen qui franchit le cap de la quarantaine, et même l'enfançon qui meurt de convulsions dans son berceau.

A l'âme près, y a-t-il quelque chose de plus dans la vie d'un académicien, qui trépassé à quatre-vingts ans, que dans la courte vie d'une rose qui s'épanouit sur une pelouse? L'un perd ses

cheveux sur la pelouse, l'autre ses pétales. Les fleurs ont leurs idylles, comme les académiciens, sans doute. Et aussi leur gloire. Le sûr, c'est que les roses meurent en bonne odeur. Tandis que les immortels ont besoin, sur leur cercueil, de fleurs et d'encens.

La lauréate du concours de Bagatelle ne connaîtra jamais son triomphe. Elle est princesse, et elle n'en sait rien. Sa médaille ne la remplit point d'orgueil. Que la vie serait belle si les hommes étaient tous amateurs de jardins; si l'émulation des peuples s'exerçait sur les espaliers et les rosiers; si il n'y avait de batailles que de jardinières et de comptiers! Mais, hélas! il y a l'amer laurier de Bellone!...

La bonne femme

Tous les Liégeois connaissent l'enseigne de ce cabaret. Elle montre une femme décapitée. Et il n'est pas difficile de saisir l'allusion maligne : la femme n'est bonne que si vous lui enlevez la tête. Le Musée de la Vie wallonne possède l'enseigne originale qui existait à Grivegnée, un faubourg de Liège, depuis 1762. Une copie l'a remplacée au-dessus du modeste café qu'elle n'a pas cessé de désigner. Un carrefour lui a emprunté son nom. Il y a une « rue Bonne-Femme », une ligne de tramway « Théâtre-Bonne-Femme ». Bref, il s'agit d'une figure (?) liégeoise, si l'on ose ainsi s'exprimer, particulièrement populaire dans le folklore.

On s'est demandé plus d'une fois quelle pouvait bien être l'origine de cette appellation. L'explication étymologique *bona fama* (bonne renommée) ne tient pas. En effet, il est établi que l'enseigne de la femme sans tête est connue en Angleterre, au XVIII^e siècle. Les Anglais disent : *the Good Woman*, ce qui contrarie l'hypothèse d'un jeu de mots, d'un de ces calembours où excellent les bilingues. D'autre part, il ne faudrait pas oublier que la prononciation liégeoise *bone feume* ne s'accorde guère d'une interprétation par le latin *bona fama*.

Des recherches fort minutieuses ont amené les folkloristes à cette conclusion que la femme sans tête et qui n'est dite bonne que parce qu'elle a perdu le chef n'est propre ni à la région liégeoise, ni à l'Angleterre. On retrouve l'enseigne et la facétie en pays flamand (à Diepenbeek, près de Hasselt), dans la région hollandaise, voire en Italie (la *buona moglie*).

Presque toujours, la malignité des misogynes ajoute à la signification de l'enseigne ce trait piquant : même la femme sans tête ne vaut pas mieux que les autres, s'il est vrai que l'enseigne, s'étant un jour détachée, causa, dans sa chute, la mort d'un client qui entraît au cabaret!

Au berceau d'une tradition

Dans un article fort curieux, qui paraît dans *les Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, M. Remouchamps s'efforce d'établir les origines de cette tradition folklorique.

Il rappelle que la femme sans tête est aussi très répandue en France. « Femme sans tête, tout en est bon », disait un proverbe du XVII^e siècle. Et une gravure de Lagniet, pour son *Recueil des plus illustres proverbes* (1660), montre, sur l'échafaud, une scène fort réaliste de décollation : le bourreau maintient d'une main la malheureuse créature à laquelle il vient de trancher — rasibus — le col et le secret de son entêtement.

Mais l'imagerie populaire va nous mettre sur la voie de l'explication par le symbole. Une gravure normande des premières années du XVII^e siècle montre Lustucru, le fameux médecin céphalique, en train de forger — de reforge — une tête de femme qu'il tient avec une pince sur l'enclume. Un compagnon brandit également le marteau et aide Lustucru dans sa terrible besogne. A la bonne femme : porte une enseigne

qui figure dans l'atelier. « Je te rendrai bonne! » proteste Lustucru, le marteau levé. Et le compagnon de répondre, en un écho : « Maris, réjouissez-vous! »

Que l'enseigne populaire de la femme sans tête et la forge de Lustucru aient quelque chose de commun, il n'est pas permis d'en douter. L'image qui figure sur la gravure normande est suffisamment éloquente. Resterait à décider si l'enseigne est antérieure au forgeron, ou vice-versa.

En tout état de cause, nous avons affaire, dans l'un et l'autre cas, à une survivance de cet antiféminisme médiéval, lequel s'explique, en grande partie, par le caractère clérical de la littérature. On ne dit tant de mal des femmes que parce qu'on les ignore... ou parce que le clerc, penché sur son pupitre dans le *scriptorium*, regrette l'éternel féminin.

Les premiers romans « géographiques »

Il faudrait commencer par citer *Gargantua* et *Pantagruel*. Comme le constate Atkinson, le spécialiste de la littérature de voyages, nul n'a mieux exprimé que Rabelais cet élan qui poussait les hommes du XVI^e siècle à chercher le chemin le plus court vers le Cathay. Rien ne démontre, d'ailleurs, que Rabelais ait eu quelque connaissance des pays lointains.

A la même époque, des auteurs sans génie essaient de mettre sur pied des récits de voyages purement imaginaires. Il s'agit, pour eux, de situer dans un cadre exotique les personnages nés de leur fantaisie plus ou moins laborieuse. On connaît *Les merveilleuses visions apparues à Sélim*, ouvrage publié en 1572. En 1609, un petit roman sur le Canada est déjà moins ennuyeux. L'auteur prend soin de circonstancier son voyage imaginaire; ce qui constitue l'élément de crédibilité. Il précise que le navire a quitté La Rochelle le 13 avril 1304, qu'il a fait escale dans une île « sous le 3^e degré de longitude et le 24^e de latitude ». Les détails de mœurs, extraits pour la plupart des *Sauvages* de Champlain, sont nombreux et piquants.

Il est assez curieux de noter que le problème de la colonisation — que les événements actuels remettent au premier plan de nos préoccupations — est envisagé, dans ce récit de 1609, sous deux aspects bien différents. D'une part, le narrateur, évoquant les richesses édeniques du Canada, ne se fait pas faute de signaler qu'à son avis, cinq cents hommes déterminés pourraient s'emparer du territoire. D'autre part, comparant la simplicité des naturels à nos « pompeuses mignardises », il se prononce déjà pour l'idéal du Bon Sauvage à la Jean-Jacques.

Le genre du roman géographique devait être porté à sa perfection par le *Robinson Crusoë*. Les Français en feront surtout le cadre d'une aventure sentimentale dont l'héroïne (une femme fatale, presque toujours) n'est séduisante que dans la mesure même où l'exotisme l'idéalise.

La légende du Cathay

Le thème de l'évasion vers les paradis exotiques n'est pas une création de Baudelaire. Le Moyen âge l'a connu. La Renaissance devait le développer.

Pour les hommes du XV^e siècle, le pays des trésors fabuleux et des enchantements s'appelait le Cathay. L'imagination le situait très loin, dans un Orient de mystère. Lorsque les Portugais débarquèrent à Macao, ils constatèrent, non sans surprise, que ce port de mer ne répondait pas aux descriptions des manuscrits et des premiers livres imprimés. Ils se consolèrent cependant, à la pensée que la capitale du royaume légendaire devait se trouver dans l'intérieur, loin de la côte. D'autre part, les Chi-

nois ne permettaient pas aux étrangers de se rendre dans l'intérieur du pays. Ils se contentèrent d'exposer aux Portugais et aux missionnaires empêchés de remplir leur devoir apostolique la supériorité de leur royaume vertueux, fermé aux influences corruptrices, et que son isolement même condamnait à l'innocence à perpétuité.

Ainsi naquit une seconde forme de la légende du Cathay. Et les Européens du XVI^e siècle croiront, de bonne foi, que la Chine est un pays charmant (la tradition s'est conservée dans l'opérette) où la justice est sagement administrée, le peuple industriel, l'art florissant.

Les bandes rouges des généraux pillards ont bien fini par nous mettre en défiance. Nous ne sommes plus tout à fait dupes. Pourtant, la sagesse du vieux mandarin est restée comme un poncif de la littérature philosophique et moralisante. La légende du Cathay a perdu son prestige en tant qu'elle promettait aux Occidentaux les épices et les pierres précieuses. Il demeure qu'une Chine vertueuse et pacifique n'a pas fini de hanter le rêve littéraire de tous ceux-là que la Grande Muraille isole à peine de l'éternel Cathay.

Le Bon Sauvage

C'est-à-dire, en 1935, l'Ethiopien pacifique en sa cape de laine blanche et que les méchants Italiens mitraillent du haut du ciel, dans les communiqués de l'agence anglaise Reuter.

Au XVI^e siècle, le Bon Sauvage est un sujet « en or ». Tout le monde en parle : Montaigne après Ronsard, Bodin comme Charron et comme Montchrestien. Lorsque Montaigne interviewe (c'est bien le mot) les Brésiliens à Rouen, il a soin de mettre dans leur bouche, au témoignage de l'interprète, une diatribe violente contre les mœurs des civilisés et, en particulier, contre les inégalités sociales. Pour le philosophe des *Essais*, les naturels du Nouveau Monde ne nous doivent rien « en clarté d'esprit ».

Mais c'est Pierre Charron qui systématisera, en un corps de doctrines, ce que l'on pourrait appeler le roussisme avant la lettre. « Les hommes sont naturellement bons, déclare-t-il, et ils suivent leur inclination naturelle et bonne ». Cela valut au fils spirituel de Montaigne l'insigne honneur de figurer dans le *Dictionnaire* de Bayle (article spécial).

Montaigne, Pierre Charron, Jean-Jacques n'ont pas cessé de faire des petits. La guerre italo-éthiopienne ressuscite, pour le plus grand profit d'un sentimentalisme assez naïf, le mythe du Bon Sauvage. Car tout se passe comme si l'innocence patriarcale était l'apanage des Danakil ou des Assinara. Le manifeste des intellectuels français a remis — fort heureusement — les choses au point. La défense de l'Occident n'est pas une formule vide de sens. Quand la politique de l'intérêt immédiat — et mal compris — détourne l'Angleterre de son rôle européen, il est plus que temps de dénoncer le péril. Les missionnaires protestants croient peut-être encore au Bon Sauvage quand ils débarquent chez les Cannibales : ils ne comprendront que dans la marmite.

La bagarre des clercs

M. Julien Benda peut repartir sur le sentier de la guerre. Le canon d'Adoua n'avait pas encore éveillé les échos de la vallée du Haut-Tigré que les intellectuels — droite contre gauche — se sont mis à invectiver.

Le manifeste de l'intelligence française a le don de mettre en fureur les plumitifs de chez nous. Certain pacifiste militant qui signe, chaque matin, une bulle d'excommunication contre Mussolini a cru à une de ces farces énormes qu'on appelle, dans

les milieux de la rue d'Ulm, des « canulars ». Pour un peu il eût pouffé de rire. Le malheur a voulu que la liste des signataires de droite se couvrit bientôt de noms plus distingués les uns que les autres. On aura tout vu. Mais on aura vu, par exemple, dans un journal qui se ferait volontiers passer pour le moniteur des intérêts spirituels, le nom de Mgr Baudrillart (pour ne citer que lui) livré aux plaisanteries de notre Genevois.

Ce qu'il y a de plus piquant, dans cette croisade des clercs pour ou contre le Négus, c'est la qualité des pro-éthiopiens. Nous ne parlerons pas de la quantité : un quarteron de crétiens n'a jamais valu un seul homme d'esprit. Mais à lire le manifeste des gens de gauche, on ne peut s'empêcher de rappeler que le premier nom inscrit sur la liste est celui de ce petit — tout petit — Pierre Cot, le ministre fusilleur, qui, le 1^{er} mai, à Vincennes, à l'ombre du drapeau rouge timbré de la faucille et du marteau, tendait le poing à la civilisation bourgeoise. Que le pacifisme aboutisse à la sottise, nous le savions depuis longtemps, hélas ! Mais que cette sottise conduise en droite ligne au suicide, il a fallu le conflit italo-éthiopien pour nous le révéler. Et nous ne pouvons plus ignorer aujourd'hui que les lecteurs d'un journal conservateur et catholique sont invités à choisir Pierre Cot de préférence à Mgr Baudrillart.

La population universitaire

Chaque année, à l'occasion de la reprise des cours, s'élève le lamento de ceux qu'effraie l'encombrement des auditoires universitaires. Les recteurs eux-mêmes, dans leur harangue académique, n'hésitent pas à dénoncer le mal. C'est un mal que trop de jeunes gens soient appelés — se croient appelés — à remplir les cadres de l'armée des chômeurs intellectuels. Nous vivons heureusement sous le signe, à la fois néfaste et consolant, des années creuses, de ces années 1916-1917-1918 où la natalité avait fortement diminué. Mais on ne songe pas sans quelque effroi à ces vagues d'assaut que jetteront vers nos grandes Ecoles les promotions surpeuplées des années 1920-1921-1922.

Il n'est pas sans intérêt de suivre, depuis un siècle, le mouvement de la population universitaire en Belgique. Pour l'Université de Liège, les chiffres ont été fournis dans une étude récente de M. Paul Harsin.

En 1830, les étudiants étaient cinq cent quarante. On tombe à trois cent trente et un en 1840, pour remonter (1848-1849) à un chiffre fort voisin de celui qui était atteint au moment de la Révolution nationale. Cinquante étrangers fréquentent les auditoires liégeois. Douze ans plus tard (1861), la population s'élève à 864 étudiants. Le palier de mille sera dépassé pour la première fois en 1876-1877 ; et l'on arrivera bientôt à inscrire le quinze centième élève (1885-1886). A la veille de la guerre 2.884 jeunes gens fréquentaient les cours des cinq Facultés. Il faut observer — car le détail a sa valeur — que la réputation de la Faculté des Sciences et de la Faculté technique attirait à Liège plus de quinze cents étrangers ! Depuis la guerre, on assiste à un double phénomène : diminution constante du nombre des étrangers (de 1.533 à 458), augmentation très sensible des nationaux. Pour l'année académique 1933-1934, Liège avait inscrit 2.725 étudiants, soit à peu près le chiffre de 1913-1914, compte tenu du fait que les quelque onze cents étrangers défaillants ont été remplacés par le contingent national où brille le bataillon des Amazones du parchemin.

Le lyrisme religieux

de

Lope de Vega

dans les « Soliloques » et les « Rimes sacrées »

Après la belle étude synthétique que M. G. Hoyois vient de consacrer à Lope de Vega (1), ma tâche se trouve singulièrement facilitée. Les présentations ont été faites et les regards du lecteur passeront tout naturellement de cette vue d'ensemble sur la vie et l'œuvre du génial écrivain à l'aspect religieux de sa physionomie littéraire.

L'œuvre non scénique de Lope, connu surtout comme fécond dramaturge, est immense. C'est à la partie lyrique de cette œuvre que vont, à bon droit, les prédilections des lettrés. Elle comprend des pages qu'on peut grouper sous trois chefs : le lyrisme amoureux, le lyrisme religieux et, comme un cycle de transition, le lyrisme paternel : dans l'histoire de l'homme, en effet, que traduisent les poèmes de l'écrivain, le sentiment paternel a été le sacrement de son retour à Dieu.

L'œuvre religieuse elle-même est multiple et diverse : elle renferme notamment : l'*Isidore*, les *Soliloques*, les *Pasteurs de Bethléem*, les *Rimes sacrées*, les *Triumphes divins*, la seconde partie des *Rimes humaines et divines du licencié Tomé de Burquillos*.

Nous ne parlerons ici que des *Soliloques* et des *Rimes sacrées* (2). Ces deux œuvres offrent une résonance pathétique : Lope les écrit au lendemain de la mort de son fils Carlos. L'enfant chéri, en brisant les liens qui l'attachaient à la terre, a brisé du même coup ceux de son père : l'âme du poète a été libérée ; des écailles sont tombées de ses yeux inlassablement tournés vers les espaces lumineux de l'idéal : Dieu lui est apparu, comme la plus splendide incarnation de cet idéal, dans la candeur frêle de son berceau (*Les Pasteurs de Bethléem*), dans l'ardeur horrible de la Croix (*Romances à la Passion* dans les *Rimes sacrées*). Depuis longtemps, le Pasteur divin recherchait sa brebis perdue : pendant longtemps Lope, bon pasteur *a lo humano*, ne poursuivait que sa « chère bête familière » ravie par un berger étranger. Enfin les appels sont entendus : Lope ouvre sa porte et tombe dans les bras de son Visiteur. Leurs pleurs se mêlent, et, au milieu des sanglots aux sources de douleur paternelle, de regret pénitent et d'amour néophyte, le poète épanche son cœur dans celui de l'Ami. Il s'est si peu occupé de Lui ! Aussi que de choses à Lui raconter ! Et les échos de ces confidences tombent goutte à goutte, comme des larmes d'automne : ligne à ligne, poème à poème, les *Soliloques* et les *Rimes sacrées* sont les témoins du renouveau.

Renouveau et non conversion. L'Espagne à l'époque de Lope (1562-1635) baigne dans le catholicisme ; la Réforme n'a pu franchir les Pyrénées. Il n'eut qu'à respirer l'air de son pays pour garder sa foi saine et sauve. Quant à ses mœurs, le changement ne date pas de 1612 (date de la mort de Carlos) et ne fut point radical : nous le verrons tout à l'heure.

Renouveau et non crise de conscience. Lope ne réfléchit pas ou si peu ! Son tempérament spontané, bondissant ne se prête

guère aux démarches de la métaphysique, aux rigueurs de l'analyse. Dieu l'a foudroyé : il se relève et, dans un élan, baise la main qui le frappe : son âme ardente pleure dans les *Soliloques* et les *Rimes sacrées*.

Avant d'ouvrir ces deux ouvrages, nous sommes en droit de nous demander : quelle confiance accorder en principe aux élans religieux d'un Lope dont les désordres moraux sont nombreux et flagrants ? La sincérité du poète en est-elle entamée ? M. Hoyois répond en faisant appel à l'âme de l'Espagne, « âme à qui s'identifie l'âme de Lope : Lope était sincère comme le sont les Espagnols lorsqu'ils prient et lorsqu'ils pêchent : il se jetait tour à tour dans les bras de Dieu et dans ceux des femmes. » En vérité, une telle explication, absolument légitime, n'est qu'une face de la réponse. Un lecteur inaverti pourrait en déduire que les œuvres profanes et religieuses se mêlent chez Lope, brûlant d'ardeurs opposées comme celles de sa vie ; aujourd'hui, tout à sa liaison criminelle, il chante les yeux de sa belle ; demain, prosterné devant le Tabernacle, il accorde sa lyre pour pleurer Jésus en Croix.

Vue de près, la vie de Lope, tout comme son œuvre, répugne à une telle interprétation. Examinons la chronologie. Avant 1612, date de la mort de Carlos, aucune œuvre de lyrisme religieux intime. D'autre part, pendant plusieurs années (de 1612 à 1621, date de la *Philomène*), il ne publie aucune œuvre lyrique profane. Sans parler des « autos sacramentaux » (1), qui font partie de l'œuvre scénique, quelles sont les compositions plus ou moins religieuses de Lope avant 1612 ? Il y en a deux. Le poème *L'Isidore*, qui était peut-être achevé dès 1597, paraît en 1599 : dédié au laboureur, patron de Madrid, que Paul V allait béatifier en 1619, il peut à peine être rangé parmi les œuvres religieuses. Le sujet est bien le futur saint Isidore, mais il est traité comme une vaste églogue castillane et le succès du livre, dont les éditions se succèdent, tient autant aux cadres idylliques qu'à la popularité du héros. Quant à la *Jérusalem conquise*, de 1609, c'est une épopée médiocre, justement éclipsée par l'œuvre du Tasse (1575).

Après 1612, Lope publie les *Soliloques* (1612 et 1626), les *Pasteurs de Bethléem* (1612), les *Rimes sacrées* (1614). Les *Triumphes divins* sont de 1625, les *Rimes humaines et divines*, de 1634. Le *Triomphe de la foi*, de 1618, est un récit en prose sur les martyrs japonais de 1614-1615, qui prouve que Lope était aussi peu né historiographe que poète épique.

Parallèlement aux travaux de l'écrivain, voici les préoccupations de l'homme. Elles ne sont guère orientées vers la dévotion avant la naissance de Carlos : Dieu n'a pas encore fait, dans cette âme, le voyage qui va de l'esprit au cœur. Au contraire, dès la naissance de Carlos, Micaëla de Luján, avec qui il entretint, dix ans durant, des relations doublement adultères, disparaît. La paternité heureuse et légitime a changé le poète-amoureux. On le voit s'inscrire dans des Confréries, par exemple en 1609, dans la Congrégation des Esclaves du Très Saint-Sacrement. Il devient Tertiaire de Saint-François. Et quand Carlos meurt (fin 1612), Lope est le vaincu de Dieu. Il dédie à son cher fils, mort à 6 ans, les *Pasteurs de Bethléem*. Il écrit, à genoux devant un Crucifix, les quatre premiers *Soliloques* : et quand, en 1626, il en ajoutera trois autres, le tout sera accompagné d'un haletant commentaire en prose qui témoigne tout ensemble de sa piété à cette époque et de la profondeur des sentiments ressentis en 1612. La mère de Carlos meurt à son tour au début de 1613, en mettant au monde la petite Feliciano. Lope succombe. Un silence de mort orchestre le vide qui s'est fait dans son âme : nous n'avons aucune lettre de lui au duc de Sesa, son

(1) Compositions dramatiques religieuses de courtes dimensions,

(1) Voir *Revue catholique des idées et des faits*, numéro du 6 septembre 1935.

(2) A l'occasion du tricentenaire, l'Espagne a publié des anthologies religieuses de Lope de Vega. Chez l'éditeur Aguilar (Madrid), le P. Félix García a fait un choix de *Lirica religiosa* dans un volume de 302 pages. De son côté, l'*Apostolado de la Prensa*, à qui nous devons de bonnes éditions manuelles de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, publie *Antologia de lirica sagrada* (228 pages).

jeune ami et mécène, jusqu'à l'automne suivant. Immense douleur. Désillusion immense.

Les sens pourtant n'ont pas dit leur dernier mot. Il y a même une Jérónima de Burgos qu'il visite un peu trop galamment; et le comble c'est que, se rendant à Tolède pour recevoir les ordres sacrés (printemps de 1614), il descend chez cette actrice. Faute d'un jour d'ailleurs, escapade sans lendemain. Dieu a, pour le moment, la plus grande part. Par besoin d'expansion et pour fortifier sa dévotion, il écrit en vers ses méditations, une par une : les papiers s'amoncellent et un beau jour un ami, Antonio Florez, lui demande l'autorisation de recueillir les meilleurs; Lope acquiesce et le choix devient les *Rimes sacrées* : il consent à les publier « pour qu'ils profitent aux autres ».

Que penser de ces deux ouvrages que nous allons feuilleter? Nous avons donné une réponse générale au nom de la chronologie : il nous reste à préciser dans quelles conditions ont paru les *Soliloques* et les *Rimes sacrées*.

* * *

Les quatre premiers *Soliloques* (1), écrits en 1612, sont hors de suspicion. A cette époque aucune aventure dans la vie de Lope.

Les *Rimes sacrées* (2), publiées en 1614 et dont la plupart ont été composées avant cette date, paraissent deux ans avant la rencontre de Marta de Nevaes, la dernière liaison de Lope. Quant à Jérónima de Burgos, comme nous l'avons dit, elle ne réussit pas à enchaîner Lope.

Restent les trois derniers *Soliloques* et le commentaire en prose. En 1626 Marta est veuve, aveugle, et perd par instants sa lucidité (en 1628 elle deviendra folle). Lope a soixante-quatre ans. Il semble bien permis de le croire quand il dit au duc de Sesa que depuis longtemps son amour pour Marta est devenu une calme amitié platonique. Le génial écrivain acclamé par les foules, salué par les ambassadeurs, regarde ses cheveux : un triste sourire d'ironie où perce peut-être, malgré tout, une pointe de regret, éclaire son visage : « Les cheveux blancs et l'amour, c'est comme si l'on voulait mêler les préceptes de Caton avec les folies de Rabelais ».

(1) En 1612, les *Soliloques* sont quatre *redondillas* (poèmes en quatrains octosyllabiques). Lope en a envoyé une copie au duc de Sesa qui les a publiés. L'édition de Valladolid (1612) porte le titre : « Quatre Soliloques de Lope de Vega Carpio, pleurs et larmes qu'il fit agenouillé devant un Crucifix, demandant pardon à Dieu de ses péchés, après avoir reçu l'habit du Tiers Ordre de la Pénitence de François le Séraphique. C'est une œuvre très importante pour tout pécheur qui veut s'éloigner de ses vices et commencer une vie nouvelle ». Ils passèrent inaperçus de la foule, puisqu'en les reproduisant dans l'édition de 1626, sous le nom de Padecoepo, Lope ne redoute guère d'être démasqué. En 1626 paraissent les *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu*, écrits en langue latine par le T. R. P. Gabriel Padecoepo (chartreux français) et traduits en langue espagnole par Frey Lope de Vega Carpio, de l'habit de Saint-Jean (de Jérusalem). Gabriel Padecoepo est l'anagramme du soi-disant traducteur, Lope de Vega Carpio (b = v; ainsi au temps de Lope *puelvo* (je tourne) s'écrivait *buelvo*). Il offre son œuvre à Dona Ines de Zuniga, comtesse de Olivares et duchesse de San-Lucar; « l'auteur, lui dit-il, a pris la plume des ailes de son amour; le papier, de son cœur; l'encre, de ses larmes. Les quatre *redondillas* de 1612 sont retranscrites, augmentées chacune d'un commentaire en prose; trois autres ont été ajoutées également commentées. Suivent cent oraisons jaculatoires à N. S. J.-C. Soit XXII-93 pages, dans l'édition Sancha.

(2) Les *Rimes sacrées* sont dédiées à son confesseur, le P. Martin de San Cirilo, carme déchaux : « Elles sont, dit l'auteur dans sa dédicace, le fruit d'un champ que votre Paternité a labouré : il est juste que je les lui offre, encore que le fruit ne réponde pas au travail ». Dans un envoi amical de félicitations, F. Bermudez de Caravajal dit spirituellement : « En votre printemps, Lope, vous avez donné d'agréables fleurs, en chantant les humaines amours; c'était le Lope première manière. Vous étiez un Cygne. Que meure le Cygne et que le Phénix naisse! ». L'ouvrage se compose de divers poèmes, sonnets, *romances*, chansons, etc. : il contient notamment une suite de *Romances à la Passion* et cent *octavas* (strophes de huit vers), d'intérêt inégal, aux larmes de sainte Madeleine. Les thèmes et sujets sont variés : au Saint-Sacrement, à une tête de mort, à la Vierge, au bon larron, à saint Antoine de Padoue, au lavement des pieds de Judas, aux stigmates de saint François, etc. Soit 300 pages dans l'édition Sancha.

Dès lors, pourquoi ces deux œuvres n'auraient-elles pas le droit de nous émouvoir sans réserve? Lope n'a pas paraphrasé des sentiments qui n'étaient pas les siens : il fut on ne peut plus sincère. Tempérament fougueux, incapable d'autre chose que de spontanéité, tout à sa passion du moment, il a de plus subi les assauts de la grâce et aimé Dieu en pécheur repentant avec toute sa droiture. Si ce fatal soir de fête de 1616, où ses yeux de quinquagénaire furent éblouis par cette Marta, a été l'aube d'une passion qui connut les feux du plein midi, du moins le vaincu a lutté. « Je n'ai pas dormi cette nuit-là, écrit-il au duc de Sesa, bien que je me sois confessé. Je ne dors pas encore; je mange sans plaisir; je parle, j'écris sans en avoir conscience; ma volonté fléchit comme un juge corrompu. Mon désespoir est tel que j'ai demandé à Dieu de m'ôter la vie. Maudit soit l'amour qui veut s'opposer au Ciel! (1) » Lope a changé depuis 1612. Cette date de sa vie est vraiment un sommet à deux versants. Autrefois il ne luttait pas : Dieu ne s'interposait pas entre son désir et l'assouvissement de ce désir; le fringant poète se lançait dans l'aventure. Après 1612, il s'y laissera entraîner. Avant 1612, il est un vainqueur souriant, domptant le cœur de la femme choisie, avec la joie superbe du mâle sûr de sa force; après 1612, c'est un enfant faible qui n'a pu résister aux charmes de deux beaux yeux; un homme de conscience qui, pour la première fois peut-être, fait connaissance avec le remords; puis un ami tendre qui se fait protecteur. Il y a un abîme, au regard de la morale, entre le Lope d'avant 1612 et celui d'après 1612. Il ne s'est fait prêtre d'ailleurs que pour « que cet asile du sacerdoce le défende et le garde (2). »

Cet accent de ses lettres est celui des deux œuvres, et il nous rassure. Rien de mièvre dans le ton général. Rien — ou si peu — qui puisse faire croire à la transposition du vocabulaire galant qu'il débitait à ses amies. Ah! si Lope parlait cette langue d'épithalame sacré qu'avait parlée son aîné saint Jean de la Croix dans le *Cantique spirituel*, nous aurions quelque raison de suspecter sa plume en regardant sa vie. Mais nous n'entendons qu'un bruit de larmes : c'est le pécheur pénitent qui bat sa coulpe sans arrêt et qui demande pardon, conscient de l'énormité de ses forfaits atterré des épouvantables souffrances qu'ils ont values au Christ en Croix. S'il retombe, il dira en se relevant : *Peccavi, Pequé!* Et qui donc oserait lui jeter la pierre? Etudiant le *Sens chrétien de Lope de Vega* dans un récent article de la revue *Acción española*, le P. bénédictin Rafael Alcocer écrit, non sans une pointe d'humour : « Si nous étions seuls, je vous dirais une chose en secret : si nous avions le temps, je vous l'expliquerais; de toute façon, je devrais vous prier de ne pas vous scandaliser. Mais comme la Sainte Ecriture affirme que le plus juste des justes pêche sept fois par jour, je pourrais vous dire, oh! tout bas, entre nous, dans un profond silence : être chrétien, c'est savoir demander pardon. »

Lope demande pardon. Il change. La paternité légitime, et surtout la douleur inouïe de la perte du fils tendrement chéri, l'a changé. Il s'en rend compte. Dans sa correspondance avec le duc de Sesa, il aborde des sujets nouveaux. Sans doute il continue à composer les billets doux que le duc enverra à ses amies; mais c'est un service d'amitié qui lui paraît tout naturel. Tel n'est pas l'avis de son confesseur. « Comme je me confesse chaque jour d'écrire ces lettres, le jour de la Saint-Jean, on a refusé de m'accorder l'absolution si je ne donnais pas ma parole de ne plus continuer. On m'a assuré que j'étais en état de péché mortel. Cela m'a causé tant de peine que je ne serais pas entré dans les Ordres, si j'avais pensé que je dusse renoncer à servir Votre Excel-

(1) Voir les lettres publiées par la Barrera (*Nueva biografía*, dans *Obras publicadas por la Real Academia Española*, en 1890.) M. Gustave Reynier en a traduit quelques extraits dans la *Revue de Paris*, 1^{er} juillet 1897.

(2) *Epistola ad D^r M. de Porras* (*La Circe*, 1624).

lence en quoi que ce soit, particulièrement en ce qui lui est si agréable. » Sa naïveté n'est pas feinte et la droiture de son âme lui dicte ce billet quelques jours après : « Employez-moi à des choses qui me soient permises. C'est peu de dire que je donnerais pour vous jusqu'au sang de mes veines. Mais par le sang que Dieu a versé sur la Croix, ne me commandez plus rien qui l'offense. » Son ton se fait sérieux, voire prêcheur, quoique discrètement. Surtout que le duc n'aille pas croire « que le voleur se soit fait aubergiste ». Il y a du changement en lui, tout simplement. Voici venir la fête du Saint-Sacrement. Que le duc soit assez aimable pour lui envoyer, rue des Francs, pour l'autel de sa maison, des candélabres, des tentures, des draperies brodées à ses armes : « Je m'en préoccupais peu l'année dernière », avoue-t-il. Lope a changé. Une pureté, une aurore est tombée dans la cour de son jardin : et cette pureté, cette aurore, c'est Charles. Tant que l'enfant a vécu, Lope vivait dans le bonheur : maintenant qu'il n'est plus, il se souvient :

*Quand, rose d'amour, apparaissait au matin à mes côtés
L'honnête visage de ma douce épouse,
Sans avoir à m'occuper de la porte;
Quand mon petit Charles, de lis et de rose
Le visage vêtu, me prenait l'âme
En chantant par plaisanterie quelque chose;
Dans ce soleil et dans cette aurore je m'habillais.
L'enfant folâtrait comme en un pré,
Tendre agnelet au prologue du jour!
Chaque folie qu'exprimait mal
Cette langue à demi formée était (pour nous) une sentence :
Et le petit se façonnait à notre image sous nos baisers.*

*De là je m'en allais, avec le souci
De quelques nouvelles lignes, là où je pouvais les écrire,
Après avoir consulté mes livres.
On m'appelait pour manger : parfois je disais :
« Qu'on me laisse ! », avec un peu de dépit,
Tant l'étude nous domine obstinément.
Mais, fait de fleurs et de perles,
Entraît Charles pour m'appeler, et il donnait
De la lumière à mes yeux, des bras à mon cœur.
En même temps que de sa main il me conduisait
Il me tirait l'âme, et à table
Il m'asseyait à côté de sa mère (1).*

Mais aujourd'hui Carillos n'est plus : « maintenant que les chagrins ravivent le souvenir de Sion, Lope suspend aux saules étrangers les instruments de mensonge et demande à sa lyre d'adoucir par sa mélodie les courants de ses yeux (2); et il écrit le plus frémissant de ses poèmes lyriques, « La Chanson à la mort de Carlos Félix », l'un de deux chefs-d'œuvre des *Rimes sacrées* :

*Ce doux fruit de mes entrailles,
Avec votre bénédiction, ô Roi éternel,
Je l'offre humblement à vos autels.
Si de tous les tributs le meilleur
Est un cœur pur, humble et tendre,
S'il est le plus précieux des chers gages,
Ce ne sont plus les aromes rares,
Des parfums phéniciens
Aux liqueurs sabéennes,
Qui vous livreront vaincus mes désirs :
Ce sont de moins odorants sacrifices*

*Que mon cœur, que Charles était :
Quant au cœur qui me reste (en nous le donnant)
[je vous donnerais moins (1).*

Quelle simplicité dans l'holocauste ! Elle évoque celle d'Abraham menant Isaac au bûcher. On s'extasie avec une routine désespérante sur le poème « A Villequier » des *Contemplations*, où V. Hugo pleure Léopoldine :

*Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur :*

*Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de notre gloire
Que vous avez brisé.*

Veillot y notait justement, à côté de vers superbement chrétiens, des sentiments impies et gonflés d'orgueil. Hugo, qui s'est inspiré ici du livre de Job, n'a pu traduire sans glisser dans le blasphème. Quel abîme entre la résignation raide et servile d'un Hugo et le geste d'un Lope mettant son cœur, c'est-à-dire son Charles, sur la patène, tout près de l'innocente Victime ! Et quelle tendresse délicate quand, s'adressant à son fils, il dit :

*Et vous, heureux enfant, qui en sept ans
Que vous eûtes de vie, n'avez commis
Envers votre père aucune désobéissance,
Confondez, par votre exemple, mes erreurs.
Rassérez mes tristes yeux paternels,
Puisque vous êtes maintenant un soleil d'où nous joulez la
De votre premier berceau [lune.
A votre dernier lit,
Vous n'avez pas donné une seule heure
De déplaisir, et maintenant
Vous semblez en donner, si l'on peut ainsi nommer
Ce qui est peine et douleur de notre part, [la cause.
Mais qui n'est pas votre faute, encore que vous en soyez*

En 1610, Carlos avait quatre ans; le père venait d'acheter sa maison rue des Francs. Il commande à un peintre le portrait de son fils : quelle douce compagnie de l'avoir là sur sa table de travail; que sera cet enfant ? La beauté, la finesse du corps sont l'enveloppe d'une intelligence surprenante. Alors Lope fait placer, tout près du portrait, un casque reposant sur un livre, avec cette inscription : *Fata sciunt*. Sera-t-il écrivain ou embrasera-t-il la carrière militaire ? Fatale question à laquelle le Destin allait donner une tragique réponse. Les gâteries les plus inventives n'arrêteront pas la mort qui vient « comme un brigand arracher le fils des bras de son père et le dérober à ses yeux, ses tristes yeux paternels (2) ».

*Et moi, pour vous, les oiselets nouveaux
Divers de chant et de couleurs,
Je les mettais en cage, joyeux de vous égayer :
Je plantais les fertiles rejetons
Des arbres verts; (je semais) les fleurs
En qui je pouvais mieux vous contempler.
Car, dans l'air lumineux.*

(1) *Epistola ad D^m Matias de Porras (La Circe, 1624).*

(2) Introduction des *Rimes sacrées*.

(1) Lope dit ailleurs : « Je l'appelais Charles de mes yeux : mon âme était en lui ». (*Epist. VII de La Filomena, 1621*).

(2) Dédicace de « *El verdadero amante* », 1620.

De la belle aurore, à peine
Paraissiez-vous, ô mon Charles,
Couvert de rosée,
Que, ses veines dorées flétries,
Le blanc lis converti en glace
Tomba sur la terre, quoique transplanté dans le ciel.
Oh! de quels divins oiseaux maintenant,
Charles, vous jouissez, qui de leurs ailes bigarrées
Parcourent les champs célestes.
(Vous en jouissez) dans le jardin éternel, qui amasse
En de riches parterres de salons dorés
De bien plus belles jacinthes orientales,
Là où la lumière
Est inaccessible aux regards mortels.
Que je suis heureux de vous voir
Là où tendait mon désir,
Et où rien n'est touché par la peine ni ne peut l'être!
Avec le seul bienfait de ce rappel,
Tout mon chagrin, vous le changez en joie.

Vos si beaux yeux,
Paix de mes ennuis,
Vous les abaisserez du nid de la Patrie;
Et si votre lumière distingue mes pleurs,
Vous baignerez les deux œillets dans les rires.

J'espère qu'un jour [joie
Votre souvenir qui me donne de la douleur, me donnera de la
Quand je partirai loin de cette terre étrangère,
Vous qui n'êtes pas resté où tout est peine.

Cette page autobiographique, littérairement si réussie — c'est le lyrisme intime, la meilleure veine de Lope — révèle un Lope que nous ne connaissions pas : un Lope qui a fait connaissance avec les délicatesses de l'amour. L'amour ne réside pas tout dans le désir : il y a, dans l'homme, d'autres voix, plus pures que celles de la chair et du sang, qui elles aussi ont faim et soif d'être écoutées. Le sentiment paternel, qu'on retrouve jusque dans la dévotion du poète à Jésus-Enfant, a été l'instrument divin du renouveau, l'étincelle céleste qui a allumé les feux de l'amour divin, le sacrement, l'humble chose sensible par où Dieu a versé sa grâce. Lope en déborde à présent : et au contact de cette plénitude, il ressent avec une douce amertume le vide du passé.

O Lumière de l'âme, que de temps j'ai perdu, comme un ignorant, alors que j'aurais dû vous chercher (1)! J'appelais lumière mes ténèbres profondes. Quelle folie! O Lumière, qui est lumière, si ce n'est toi, ô belle lumière (2)! Mais je te promets maintenant de te payer avec mille siècles d'amour chaque instant que j'ai perdu en m'aimant au lieu de l'aimer (3).

Tel est mon désir : mais alors même que, par impossible, il se réaliserait à la lettre, l'amour que je te donnerais serait en retard sur celui que tu mérites.

O qui l'aimera, ma douce vie, comme tu mérites que je t'aime! Où trouverai-je un amour infini qui réponde à ton être infini (4)? Qui pourra t'aimer d'un amour qui égale le tien? Quel Séraphin peut aimer comme tu aimes (5)? Qui mourra, brûlant d'ardeur pour ton amour, dans de vives flammes, ô mon doux Jésus! Qui augmentera leur ardeur par cette rosée qui sourd des yeux? (6)

(1) *Rimes sacrées*, sonnet 31.

(2) *Ibid.*, sonnet 34.

(3) *Ibid.*, sonnet 31.

(4) *Ibid.*, sonnet 33.

(5) *Solil.* 3.

(6) *Rimes sacrées*, sonnet 40.

Cette rosée, ce sont les larmes, comme en versa Madeleine. Ces larmes, Lope les verse devant la Croix, sur les souffrances du Christ et sur ses péchés. Jésus en Croix, voilà la beauté qui désormais l'attire.

Quand vous étiez petit, vous étiez bien joli : pas de rose ni de lis ni d'œillet qui égalât votre beauté. Mais sur la Croix vous êtes plus beau encore : vos plaies douces sont de jolis jardins et de claires fontaines. Vous êtes couronné d'épines pour nous dire qu'on pénètre dans vos jardins par les épines (1). Si je vous regarde à travers les mille fouets qui ont lacéré votre corps, il me semble entrevoir, comme à travers les lames d'une jalousie, les riches et immenses trésors de votre amour et de votre miséricorde. Sur ce trône de la Croix vous êtes comme un bouquet de roses, de jacinthes et d'œillets : votre nom est une huile odorante épanchée qui entraîne après vous les âmes par les fragrances de son parfum (2). Que de fois je vous ai niée, ô beauté, pour chanter follement la beauté terrestre qui n'est que mensonge! Votre beauté fait mes délices, mais laissez-moi pleurer les péchés qui vous ont mis sur cette Croix! Mais où vais-je trouver les larmes qui suffiront (3)? Je pleurerais une mer de larmes, pour compenser la mer d'amour où je me suis abîmé, que ce serait peu en face de mes fautes (4).

Mes péchés sont une dette incalculable : comment vous la payer?

Si ne pas payer un homme ressemble à un homicide, que sera-ce du crime de ne pas vous payer? Que du moins je ne sois pas de ces ingrats qui vous offensent après le pardon et qui tarissent les fontaines de votre bonté miséricordieuse (5).

Mes péchés sont horribles :

De même que si la mer venait à sécher, on verrait dans son fond des monstres étranges, ainsi, ô mon Dieu, sur le sable de mon passé je vois mes maladresses (6).

Mes péchés sont criminels :

Je tremble, mon doux amour, de vous appeler ma vie, alors que je pense que j'ai été votre mort; de même que vous avez souffert pour moi seul ce que vous avez souffert pour le monde entier, de même je pense que moi seul ai causé votre mort (7). Comment est-il possible que j'aie pu vous oublier après avoir eu connaissance de votre amour (8)? Hélas, Jésus! comment ai-je vécu seulement un moment sans vous? Vivant sans vous qui êtes la vie, qu'était-ce que cette vie qui me restait (9)? J'ai passé la fleur de mes ans au milieu des illusions : j'allais dans l'océan de mes passions sur la barque de ma jeunesse. Par mes yeux passèrent de frivoles beautés, fleurs qui naissent à l'aube et meurent la nuit; par mes oreilles, de folles paroles; par mes autres sens, des choses que, pour ne pas blesser votre pureté, je ne veux plus retourner dans ma mémoire (10).

Mon espoir, c'est de vous voir en Croix : comment vos mains pourraient-elles me châtier puisqu'elles sont clouées (11)? Mon espoir, c'est la Vierge. Qui n'aurait confiance, si grand pécheur ait-il été, s'il s'adresse à votre très sainte Mère, elle à vous, et vous au Père éternel (12)? Mon espoir encore, c'est que vous écrivez nos

(1) *Solil.* 5.

(2) *Solil.* 1.

(3) *Ibid.*

(4) *Solil.* 5. — Marcela (fille de Lope et de Micaëla), qui entra à seize ans chez les Sœurs Trinitaires, a laissé des poèmes dont la dévotion fait plus d'une fois écho aux épanchements de son père. Nous lisons dans la *Romançe d'un pécheur repentant* : « Pour pleurer, mes fautes, deux mers seraient peu de chose; et ma dureté est si grande que je ne puis m'attendrir. »

(5) *Solil.* 4.

(6) 92^e oraison jaculatoire.

(7) *Solil.* 1.

(8) *Solil.* 3.

(9) *Solil.* 1.

(10) *Solil.* 3. — Voir VERLAINE, *Sagesse* : Voici mes yeux, lumineux d'erreur... Voici mes pieds, frivoles voyageurs...

(11) *Solil.* 4 et 34^e oraison jaculatoire. — « Et vos bras ouverts ne m'aveu-

tissent-ils pas que vous ne songez qu'à m'embrasser? » (Sœur Marcela).

(12) 3^e oraison jaculat.

offenses sur une table de vernis pour que les larmes les effacent plus facilement (1).

Hélas, Seigneur, quand serai-je tel que vous le désirez? Ne regardez pas ce que j'ai été, mais seulement ce que je puis devenir. Vous êtes la vie de toute ma vie, non de toute cette partie folle de ma vie, mais de cette parcelle que je vous ai offerte si tard (2). Je vous offre maintenant mes larmes, non de chagrin mais d'amour; recevez-les, ô mon Jésus, ou plutôt je vais les porter à votre Mère, pour qu'elle vous les présente. Laissez-les tomber sur vos cheveux: ainsi lorsqu'une âme vous rencontrera elle pensera, en vous voyant couvert de rosée, que vous l'avez cherchée toute la nuit (3).

L'âme de Lope s'épure: voici qu'en cherchant Dieu, il Le rencontre qui va à sa recherche: par les rayons accablants de l'été, ou les froids rigoureux de l'hiver, Il cherche la brebis fugitive qui a quitté le divin troupeau (4).

Le temps n'est plus où vous m'appeliez et je ne répondais pas; vos inspirations me réveillaient et je restais endormi dans la profonde léthargie de mes voluptés. Je me cachais de votre présence comme Adam, encore que cette fois vous me cherchiez non pour me punir mais pour me presser sur votre cœur. J'ose vous demander, Pasteur vigilant, maintenant que je sais que vous m'avez cherché, de me prendre sur vos épaules: je pense que la charge ne sera pas nouvelle pour elles, mon amoureux Jésus: elles la connaissent cette charge, puisque mes péchés ont été votre Croix (5).

Et alors Lope écrit son plus beau sonnet, le deuxième chef-d'œuvre des *Rimes sacrées*, le sonnet 18 qui suffirait à immortaliser son nom!

Qu'ai-je donc, moi, pour que tu recherches mon amitié?

Quel intérêt s'ensuit-il pour toi, ô mon Jésus;

Pour qu'à ma porte, couvert de rosée,

Tu passes les nuits obscures de l'hiver?

Oh! combien mes entrailles ont été dures,

Puisque je ne t'ai pas ouvert! Quelle étrange folie!

La froide glace de mon ingratitude

A séché les plaies de tes pieds si purs!

Que de fois mon Ange me disait:

« Montre-toi maintenant à la fenêtre:

Tu verras avec quel amour il s'obstine à t'appeler. »

Et que de fois, beauté, souveraine:

« Demain, nous ouvrirons », ai-je répondu,

Pour répondre la même chose demain.

Silence. Sublimité. Douceur. Larmes.

* * *

On a reproché à Lope de disséminer, au milieu de poèmes sincères, des pages plus faibles mais plus étincelantes où abondent les subtilités, les pointes, les ingéniosités, voire de purs jeux de mots. Ce n'est pas le lieu d'entreprendre la révision du procès du *concepto*. Il est assez curieux cependant que ce soient les critiques espagnols les juges les plus sévères. Il est, en effet, difficile de lire un ouvrage quelconque espagnol sans être frappé par ce besoin de rapprochements ingénieux et subtils, tantôt sublimes, tantôt humoristiques. Qu'il nous suffise pour l'instant d'excuser

(1) *Solil.* 3. — « Vous allez baigner mon âme d'une douleur qui montrera l'amour qui brûle dans ma poitrine. Vous allez rénover mon cœur: vous m'en donnerez un de chair, après avoir brisé le cœur de pierre que j'ai eu si longtemps. » (Sœur Marcela).

(2) Ces quatre vers du *Solil.* 4 rappellent saint Augustin: *Sero te amavi, pulcritudo tam antiqua et tam nova.* (*Confessions*).

(3) *Solil.* 3: à expliquer par le sonnet 18, traduit plus loin.

(4) *Solil.* 4.

(5) *Solil.* 2.

Lope de ce beau défaut, comme dirait Bossuet, de l'excuser au nom de saint Augustin. Sans doute, plus d'une fois Lope exagère: mais l'évêque d'Hippone lui-même pouvait-il parler longtemps sans s'abandonner à mille subtilités qui donnent une saveur singulière à son génie africain? N'y aurait-il pas un rapprochement à tenter — l'influence africaine fut considérable en Espagne — entre le *concepto* espagnol et la manière de saint Augustin?

Quoi qu'il en soit, la sincérité de Lope poète religieux est sauve. Elle est sauve encore, du moins à regarder l'ensemble, malgré certaines habitudes de plume assez conventionnelles et malgré les réminiscences inévitables d'un poète qui a longtemps manié le langage galant. On fait grief à Lope d'user d'un pétrarquisme *a lo divino*, de transposer, dans tel poème religieux, des mots d'amour qui font curieusement écho à telle réplique de ses comédies. Telle image se retrouve dans des contextes différents: ne met-il pas, par exemple, l'expression *Luz de mis ojos* (lumière de mes yeux), et sur la bouche d'un amant à son amie, et sur sa propre bouche parlant à son fils Carlos et ailleurs à Dieu lui-même?

Lope est inégal: tout n'est pas de la meilleure veine dans les *Rimes sacrées*. Cependant si l'écrivain nous inquiète, l'homme nous rassure. On a taxé ses panégyristes d'exagération: mais pouvaient-ils mentir, en prononçant leurs oraisons funèbres, alors que la plupart de leurs auditeurs avaient connu l'homme? Or ils nous disent la charité du prêtre Lope. Il visitait les malades, ouvrait sa bourse aux indigents, donnait jusqu'à ses vêtements personnels; quand il s'absentait, l'argent destiné aux pauvres se trouvait sur sa table. Quand Góngora est malade, Góngora un ennemi littéraire qui eut pour lui bien des duretés, Lope dit pour lui une neuvaine de messes. Sa piété est aussi grande que sa charité. Sa ferveur est telle, quand il dit la messe, que tout son corps tremble, comme saint Philippe Néri (†1595). Quand la mort de Marta (1632) eut consommé sa rupture avec le monde, il vécut en religieux austère, porta des cilices, et sa chambre gardait les traces sanglantes de ses disciplines.

Les larmes de Lope pénitent furent sincères. Hugo disait:

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire

S'il ose murmurer;

Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,

Mais laissez-moi pleurer.

Combien plus émouvante la finale du premier *Soliloque* de Lope de Vega:

Mais puisque de vous voir (sur la Croix)

Me provoque une telle douleur,

Je l'ai assez dit, Seigneur,

Laissez-moi pleurer un peu.

Si Lope posait sa plume pour pleurer un peu, nous fermerons le livre de ses poèmes religieux en nous souvenant de ses larmes.

LÉON LEYDER.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Le Poème de la Sainte Liturgie » (1)

La Liturgie de la Cène ou Messe des fidèles atteint trois sommets : l'Oblation, la Consécration, la Communion. Je veux montrer aujourd'hui comment Maurice Zundel projette sur les deux derniers les lumières de la philosophie et de la théologie. Le lecteur est averti que près de deux cents pages d'un texte serré d'in-quarto passeront ici en brèves notations, insuffisantes pour faire pleine justice à l'auteur, capables seulement d'éveiller le désir de le connaître par une lecture approfondie. (*Le Poème de la Sainte Liturgie*, par Maurice Zundel, Œuvre Saint-Augustin-Saint-Maurice, Suisse. Dépôt en France, Desclée-De Brouwer et Cie, rue des Saints-Pères, Paris, et en Belgique.)

C'est donc, surtout, le *Canon* de la Messe qui est l'objet de la présente étude et il est peut-être utile de rappeler que cette grande prière silencieuse d'offrande, appelée pour cela par les Grecs *anaphore*, malgré ses remaniements et additions successifs, allant jusqu'à saint Grégoire (590-604), offre la merveille d'une sorte de fusion interne de ses membres épars, atteste « la continuité et la vigueur d'une même vie qui en ont fait un corps parfaitement harmonieux ».

Canon est grec aussi et signifie *règle* : c'est la prière typique, imprimant son caractère propre à la sainte liturgie et lui assurant sa stabilité immuable.

Son prélude est la *Préface* qui est une action de grâces. Dieu est le Donateur universel. Il est le Don. « L'Être et le Don s'identifient dans la Source. L'Être est Dieu. Le Père se donne au Fils, qui se donne au Père en ce *Merci vivant* où leur mutuelle tendresse s'épanche dans un nouveau Don : *l'Esprit Saint* qui est leur éternelle charité.

La reconnaissance doit être aussi le premier fruit de la connaissance que nous avons du Don divin. *Merci!* doit être le premier cri de notre cœur. Le Christ nous précède ici, la reconnaissance est à la Cène, au centre de sa prière et c'est même sous forme d'action de grâces qu'il institue le Mémorial de Sa Passion appelé pour cela *Eucharistie*. Il va mourir et « *levant les yeux vers Vous son Père Tout-Puissant Vous rendant grâces* » pour tous les dons qui ont rendu cette mort possible, pour l'Amour qu'elle exprime, pour la fécondité qui lui est promise. Le Christ est donc devenu *notre Merci* et chaque messe fait monter par son cœur, de la Création rachetée, une action de grâces infinie. La Messe est ainsi Dieu remercié par Dieu. Voilà le sens de la *Préface*.

Elle se termine par le *Sanctus* : je n'en ai rencontré nulle part une interprétation aussi profonde que chez Maurice Zundel. Je la ramasse — elle est longuement développée — en cet extrait : « Pour le Christianisme Dieu est aussi présent à tout par sa Charité qu'il est présent à tout par sa Causalité. En Dieu la splendeur de l'Être s'identifie avec l'embrasement de l'Amour. La liturgie concilie ces deux aspects du Divin, le sens de la transcendance ineffable de Dieu avec le sens de la plus tendre dilection. Elle joint le *Sanctus* d'Isaïe au *Benedictus* de l'Évangile : Isaïe

(1) Voir *La Revue* du 4 octobre 1935.

foudroyé par la gloire du Seigneur et pensant mourir sous le coup de sa vision, et les petits enfants escortant avec des palmes et acclamant le Sauveur sur son ânon. La sublimité du Prophète transfigurée par la confiance joyeuse de l'Enfance pour nous montrer en Dieu l'Océan infini de l'Être et l'Océan infini de l'Amour. »

Je m'arrête là, bien que l'auteur poursuive cette contemplation; mais n'en est-ce pas assez pour orienter l'esprit vers des profondeurs et des altitudes insurpassables?

* * *

L'autel du Sacrifice eucharistique apparaît dans le Canon au centre de l'univers, au confluent de l'Église militante, de l'Église triomphante, de l'Église souffrante. La Communion des Saints s'y déploie dans l'unité du Corps mystique et le rayonnement de la Messe sur cette universalité est d'une sublimité divine.

Le *Te igitur*, *C'est donc vous*, prière initiale, embrasse le monde entier dans l'universelle maternité de l'Église. La Messe est pour tous comme Dieu est pour tous. Je ne relève qu'un trait : le Pape est nommé ici, « le sacrement de l'Unité », car il est un sacrement vivant, un sacrement humain : *l'un d'entre nous*. Nous prions pour l'homme qui porte « la sollicitude de toutes les Églises », pour le Père de toutes les âmes. Nous prions pour l'Évêque qui partage ce divin souci et qui est plus particulièrement notre Pasteur. Nous prions pour tous les fidèles, mais, au *Memento des vivants*, avec une fraternelle émotion, nous évoquons les êtres qui nous sont particulièrement chers. C'est le moment de jeter dans le Cœur du Christ les noms de ceux que nous voulons lui confier spécialement. « Dieu les aimera toujours infiniment plus que nous-mêmes. Et sa passion de les sauver n'a dans la nôtre qu'une lointaine image. S'ils nous échappent, ils ne peuvent Le fuir, car ils ne pourraient se soustraire à sa Présence qu'en s'arrachant à leur être : mais sa Présence n'est-elle pas identique à son Amour? »

« O mon Dieu, gardez-les comme la prune de vos yeux; à l'ombre de vos ailes, protégez-les. »

Le mot *Communicantes* qui ouvre la prière suivante élargit notre pensée aux proportions de l'infini : *établis dans la Communion* et célébrant la mémoire, et suit une glorieuse énumération où la Vierge est la première nommée, parce qu'elle « reçut en plein cœur la grande blessure », au pied de la Croix; derrière Elle, les Apôtres viennent reprendre leur place à la table de la Cène; à leur suite, cinq Papes martyrs apportent à l'Agneau le tribut de leur sang; Cyprien de Carthage, le diacre Laurent portant le calice qu'il reçut de Xyste, et cinq martyrs achèvent le cortège avec une auréole exquise de légende dorée, tissée par la dévotion populaire : Chrysogone, Jean et Paul, Côme et Damien.

L'Église est une, au ciel et sur la terre. « *La poupe du navire, sans doute, est encore dans l'ombre, mais la proue s'avance, éblouissante de blancheur, dans la lumière vivante de l'éternelle Gloire.* »

Cette splendide unité est tendrement affirmée dans la prière suivante : *Nunc igitur, Cette oblation de notre ministère, et de toute Votre Famille*. Nous avons une famille, et une famille c'est

comme une Personne en plusieurs membres. On y communie à quelque chose d'infiniment doux. On se sent un. On est au centre. Quelle est cette Famille, sinon la Famille ineffable des Trois Personnes dans l'intimité de laquelle la Charité nous fait vivre. Nous sommes, la liturgie l'atteste, une seule Famille avec Dieu dans l'invisible demeure du Saint-Esprit. Quelle noblesse! Etre de la race de Dieu et posséder, en tout temps, en Lui, notre chez-nous!

Dans la prière qui précède immédiatement la Consécration, *Quam oblationem*, « cette oblation, faites, ô Dieu, qu'elle soit bénie, enregistrée, ratifiée (comme) spirituelle et digne d'être agréée, afin qu'elle devienne pour nous le Corps et le Sang de Votre très Cher Fils, Jésus-Christ », Maurice Zundel met l'accent sur le pour nous, à juste titre, car le Pain et le Vin consacrés, réellement investis de la Présence, ne nous seront d'aucun secours si notre amour ne les assimile spirituellement en en faisant pour nous ce qu'ils sont véritablement en eux-mêmes, le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Don spirituel de nous-mêmes, symbolisé par l'oblation matérielle dans les prières d'offrande, est l'exigence essentielle du sacrifice auquel nous participons.

* * *

Approfondissant les Paroles de prodigieuse simplicité qui expriment et réalisent le Don de la Présence divine, Maurice Zundel insiste sur ce fait sublime que le Christ s'offrant, s'immolant par ces paroles : Ceci est *Mon* corps. Ceci est *Mon* sang, laisse dire son *Moi* par les lèvres du prêtre qui Lui est identifié, l'entraînant ainsi à proférer son *Moi* par son cœur, par sa vie, réalisant le mot de l'Apôtre : Je ne vis plus mon moi, le Christ vit en moi. La dépossession de soi, la démission de l'égoïsme est incluse dans les paroles sacramentelles. Comme l'humanité du Christ subsiste dans le Verbe qui est son *Moi*, nous devons vivre en Lui, par Lui, pour Lui, dépendant de Lui comme de notre vrai *Moi* : « *Mon Dieu que je me démette de moi, que je Vous laisse toute la place et que je sois le vitrail purement diaphane où transparait votre Face.* »

* * *

Il est étonnant qu'après l'accomplissement du grand mystère de foi, parvenue à ce sommet où s'opère le mystérieux transfert, la liturgie ne se répande pas en protestations d'indignité, n'évoque pas l'épouvante sacrée des Voyants d'Israël en face de la gloire divine, mais, puisque c'est Dieu qui l'a voulu, se réfugie simplement dans la sagesse de son amour : *Unde et memores*. Nous nous sommes souvenus, nous avons obéi, en mémoire de Vous. Puis, dans le *Supra quae*, avec une immense confiance, nous prions Dieu d'agréer le présent Sacrifice comme Il accueille les offrandes d'Abel, d'Abraham, de Melchisedech, par quoi s'offre à nous toute la suite de la Religion, s'affirme « l'unité de l'Histoire, la signification spirituelle de l'univers, la pérennité de l'espérance et l'éternité de l'amour ».

Mais la création ne se borne pas à l'univers visible : il existe un monde incomparablement plus riche, plus varié, plus beau que ce monde visible, le monde angélique, des milliards de purs esprits qui incessamment nous enveloppent dans les sollicitations exaltantes ou séductrices des anges ou des démons. L'oraison *Supplices* implore l'intervention des Anges pour porter à l'autel céleste l'oblation du nôtre, en concrétisant leur multitude par l'Ange qui apparut au Voyant de Patmos, debout devant l'autel, un encensoir d'or à la main. Moment délicieux pour renouveler notre amitié avec ces frères sublimes.

Le *Memento des Morts* est composé avec une divine tendresse : nous demandons pour tous ceux qui reposent dans le Christ le

lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Où donc chercher et retrouver nos morts, sinon en Dieu? La réponse est, en effet, dans cette parole du Christ : « *Qu'ils soient un en Nous, comme Vous et Moi nous sommes un* », faisant de la circumincession (inhabitation réciproque) des Personnes divines le lieu de notre intériorité réciproque. Il n'y a pas de consolation plus sûre que la communion avec nos bien-aimés dans une intimité sans cesse grandissante en proportion de notre Union avec Dieu.

Dieu ne nous a pas repris nos défunts, Il les a cachés dans son Cœur pour qu'ils soient plus près du nôtre. Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Maurice Zundel a le secret de réaliser à fond les données de la foi et d'en extraire tout le suc que renferment les paroles sacrées.

Nobis quoque peccatoribus. A nous aussi, pécheurs, vos serviteurs. Au dernier rang de l'immense assemblée qui réunit tous les mondes, tous les siècles, toutes les âmes, le prêtre, enfin, se nomme à haute voix : pécheur, en se frappant la poitrine. A ce moment il se sent écrasé, il a osé faire parler le Christ par sa bouche, il Lui est donc sacramentellement identifié, il reste accablé sous cette pensée : le Christ a dit *Moi* par mes lèvres indignes, et il se tient en pensée à genoux, au dernier rang des pécheurs devant Celui dont il accepta l'honneur, mais répudia l'opprobre.

Il en appelle à la surabondance des miséricordes divines, et, avec l'élan d'une confiance illimitée, il demande d'être admis dans la société des apôtres et des martyrs parmi lesquels il évoque une radieuse théorie : Jean le Baptiste, Mathias le remplaçant de Judas, Etienne le proto-martyr, Barnabé le lévite de Chypre qui introduisit à Antioche Paul dont il avait deviné le génie, Ignace brûlant d'être moulu par les dents des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ, Alexandre un des sept fils de sainte Félicité, martyrisé avec ses frères sous ses yeux; l'exorciste Pierre et le prêtre Marcellin, martyrs sous Dioclétien; Félicité et Perpétue, deux femmes resplendissantes d'héroïsme dressées ici en tête d'une pléiade; Agnès, la martyre de douze ans; Agathe de Syracuse, Cécile de Rome et Anastasie; Félicité et Perpétue livrées aux bêtes à Carthage, au début du III^e siècle; Perpétue, renversée par une vache furieuse, rattache sa chevelure avec une fibule, « pour ne pas entrer dans la gloire comme une pleureuse », élégante dans la mort; Félicité à qui les douleurs de l'enfantement arrachaient des larmes dans sa prison et néanmoins ne redoutait pas les bêtes féroces de l'amphithéâtre : « C'est moi en ce moment qui souffre mes douleurs, mais alors un autre sera en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui ».

Le Canon se termine par la grande Doxologie : formule grandiose de l'hommage adéquatement rendu à l'Infinitude du Père par le Fils dans l'Esprit-Saint : *Par Lui, avec Lui, et en Lui, à Vous, Dieu, Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit : tout honneur et toute gloire, aux siècles des siècles.*

« A cet endroit, autrefois un diacre soulevait le calice à deux anses, assez grand pour suffire à la communion des fidèles sous l'espèce du vin, en même temps que le Pape élevait le Pain consacré. Leurs mouvements se croisaient et se fondaient en un seul geste d'offrande, le plus saisissant commentaire de la Doxologie. » Nous avons gardé de ce rite le rapprochement des espèces (symbole de la résurrection), sous les auspices d'un quintuple signe de Croix, suivi de leur élévation simultanée.

C'est l'offrande au Père de ce qu'Il a de plus cher, le Fils de ses complaisances, et la messe lui est une fête à Lui, à tout le Ciel qui en tressaille d'allégresse. Cette formule est en même temps le programme de vie qui consommera en nous le mystère de l'autel : par Lui, avec Lui, en Lui.

Baiser de Pais, Fraction du Pain, Récitation de la Prière du Seigneur, Réception du Sacrement étaient sans doute liés, dans cet ordre, avant le déplacement du *Pater* accompli par saint Grégoire. C'est la pensée de l'Unité qui est l'âme de ces gestes et prenait primitivement plus de relief.

Je ne signale ici que la Communion dont Maurice Zundel a le mérite de montrer la soudure avec le Sacrifice.

« L'Eucharistie, dit-il, est Sacrifice autant que Sacrement, et, peut-être même, Sacrement dans la mesure où Sacrifice, c'est-à-dire le Sacrifice de la Croix dans le cœur de l'Eglise, dans nos cœurs et dans nos vies, par l'adhésion de tout notre être au Messie Crucifié, qui nous donne sa Passion en nourriture. »

Cette théorie n'est que l'explicitation de la parole célèbre : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne » (I Cor., XI, 24).

Partant de là, il faut dire que Consécration sacrificale et Communion sacramentelle sont idéalement inséparables, l'Hostie gardant un rapport essentiel à la Croix. La Consécration est en quelque sorte le symbole de notre désappropriation, l'essence du pain et du vin étant aliénée, cédant la place à la Présence. Elle est le sacrement de cette dépossession de nous-même qui permet au Christ de dire *Moi* par nos lèvres, par nos cœurs, par notre vie. Il y a donc deux temps, si je puis dire, dans l'application de l'acte rédempteur qu'est la Messe : le *dévêlement du moi* fortement évoqué par les paroles consécatoires : Ceci est *Mon Corps* et Ceci est *Mon Sang*, et le *revêtement du Christ* qui s'exprime et se consomme dans la Communion, la manducation des Saintes Espèces étant le sacrement de notre assimilation tout intérieure, toute spirituelle au Sauveur qui envahit notre âme.

La chair du Christ est le Sacrement de l'Esprit. Elle n'est, dit l'auteur, qu'un voile transparent sur les abîmes du Silence que remplit le Verbe, et c'est lui faire injure que de vouloir l'appréhender par notre chair. C'est par notre esprit qu'il faut atteindre Sa chair, par notre immolation qu'il faut assimiler la sienne, par l'expropriation de nous-mêmes qu'il faut nous incorporer à l'hostie vivante de son Humanité.

On me demande si Maurice Zundel est prêtre. J'en ai douté, mais mon doute est levé par cette description des Communiantes.

« Ils lèvent vers le prêtre ces visages de Thabor tendus vers l'Hostie comme des reposeurs, ces visages tout en âme, que la lumière du dedans nimbe d'immatérielle splendeur. Visages de fleurs offertes aux clartés de l'aube, visages devenus prières sous le voile immobile des paupières, visages d'indicible jeunesse au seuil de l'Eternité qui s'ouvre, visages de résurrection, visages qui m'avez révélé la beauté de l'homme en son enfance divine, visages qui n'étaient plus que le reflet de son Visage. » Pour les avoir ainsi vus, il n'y a que les yeux d'un prêtre.

J. SCHYRGENS.

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

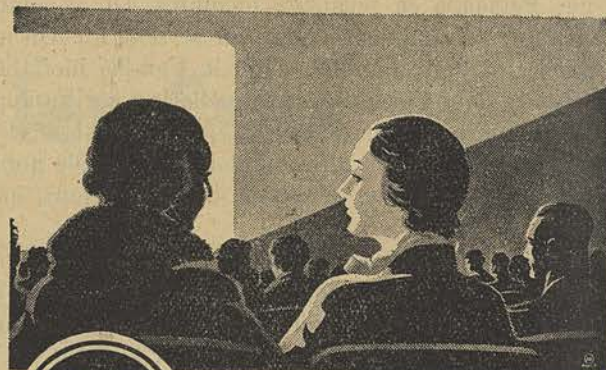
TOUS LES TAPIS

vendue les moins chère de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647



**Des maux de tête intempé-
tifs ne lui gâtent jamais les
plaisirs d'une bonne soirée...**

car elle a toujours sur elle un comprimé ou une poudre « LA CROIX BLANCHE ».

Les poudres ou comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont par excellence le remède contre la douleur. Sous leur influence les maux de tête quels qu'ils soient — migraine, vertiges ou simple lourdeur — les névralgies de tous genres, les maux de dents, la fièvre et la grippe, les douleurs rhumatismales, disparaissent bientôt, et à la sensation de fatigue et d'abattement qui accompagne généralement ces maux, succède un état de fraîcheur et de bien-être.

Comme d'autre part les poudres et comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont inoffensifs, qu'ils ne troublent pas le cœur et se laissent facilement digérer, ils constituent un véritable remède de famille et doivent avoir leur place dans chaque ménage.



LA CROIX BLANCHE

Le tube de 24 comprimés : 11 frs
La boîte de 8 poudres : 4 »
» 24 » 11 »
» 48 » 20 »

soulage réellement

PRODUIT BELGE
EFFICACE ET ÉCONOMIQUE

DANS TOUTES LES PHARMACIES — Dépôt général : Pharmacie Turpens, Saint-Nicolas-Waas

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE :

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds

CADEAUX :

23-25-27, Galer. de la Reine, Bruxelles

Tél. 12.63.59